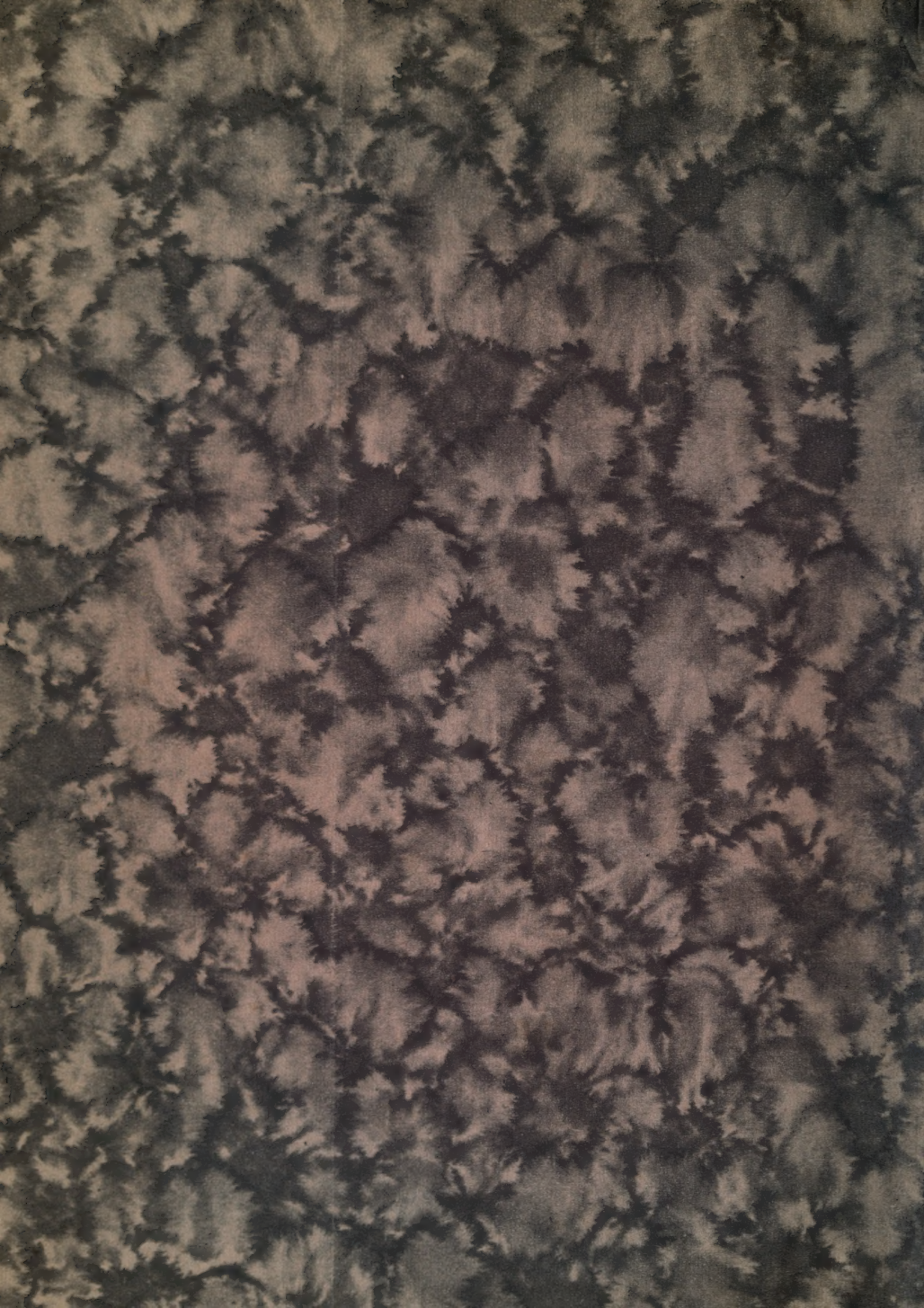


UNIVERSITY OF TORONTO



3 1761 01249050 4









*Presented to the*  
LIBRARY *of the*  
UNIVERSITY OF TORONTO  
*by*  
Ms. Grizi Nermin





LA FILLE DE IORIO  
TRAGEDIE PASTORALE  
DE GABRIELE D'ANNUNZIO  
TRADVITE PAR GEORGES HERELLE



A PARIS CHEZ CALMANN-LEVY EDITEURS

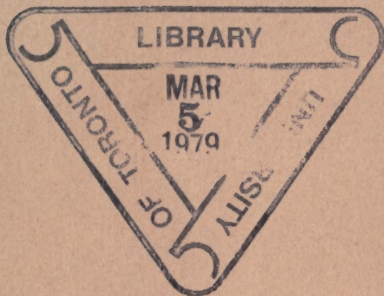


























♥ LA FILLE DE IORIO



TRAGÉDIE

PASTORALE

DE GABRIELE

D'ANNUNZIO

TRADUITE

PAR GEORGES

HERELLE



À PARIS CHEZ

ALMANN-LEVY


ÉDITEURS

MCMV



PQ  
4803  
Z4F46  
1905



A decorative border surrounds the text, featuring floral patterns, a central bird with spread wings at the top, and circular medallions at the corners containing profiles of figures. At the bottom, there are medallions with a ram and a bull, and a central figure in a shell.

A LA TERRE D'ABRUVZES  
A MA MERE A MES  
SŒURS A MON FRERE  
EXILE A MON PERE  
ENSEVELI A TOVS  
MES MORTS A TOVTE  
MA RACE ENTRE LA  
MONTAGNE ET LA  
MER CE CHANT DV  
SANG ANCIEN EST  
CONSACRE.





LES PERSONNAGES DE LA TRAGÉDIE.

LAZARO DI ROJO ☿ CANDIA DELLA LEONESSA ☿  
ALIGI ☿ SPLENDORE ☿ FAVETTA ☿ ORNELLA  
☿ MARIA DI GIAVE ☿ VIENDA.

TEODULA DI CINZIO ☿ LA CINERELLA ☿ MÓNICA  
DELLA COGNA ☿ ANNA DI BOVA ☿ FELÀVIA SÈ-  
SARA ☿ LA CATALANA DELLE TRE BISACCE ☿  
MARIA CORA.

MILA DI CODRA.

FEMO DI NERFA ☿ IENNE DELL'ETA ☿ IONA DI  
MIDIA ☿ LA VIEILLE AUX HERBES ☿ LE CHERCHEUR  
DE TRÉSORS ☿ LE SAINT DE LA MONTAGNE ☿ LE  
DÉMONIAQUE.

UN BERGER ☿ UN AUTRE BERGER ☿ UN MOISSON-  
NEUR ☿ UN AUTRE MOISSONNEUR.

LA FOULE.

LE CHŒUR DES PARENTES ☿ LE CHŒUR DES MOIS-  
SONNEURS ☿ LE CHŒUR DES PLEUREUSES.

Sur la terre d'Abruzzes, il y a longtemps.







\* ACTE \*



\* PREMIER \*









**Q**u'on verra une salle de plain-pied, dans une maison rustique. La grande porte sera ouverte sur l'aire ensoleillée; et il y aura une bande de laine écarlate tendue en travers, pour empêcher qu'on ne passe; et à la bande seront appuyés un hoyau et une quenouille; et près de l'un des montants sera pendue une croix de cire, contre les maléfices. Une porte intérieure, close, avec l'architrave ornée de myrtille, sera dans le mur, à main droite; et le long du mur seront trois coffres de bois. A main gauche, dans l'épaisseur de la muraille, il y aura une cheminée avec un manteau très avançant; et, un peu plus loin, une petite porte; et, près de là, un métier à tisser. Et il y aura dans la salle divers ustensiles et meubles, à leurs places, tels qu'armoires, étagères, escabeaux, dévidoirs, fuseaux, écheveaux de chanvre et de laine accrochés à une corde tendue entre deux clous, mortiers, gobelets, écuelles, sébilles et fioles faites

avec des gourdes vidées et séchées. Et il y aura une huche très ancienne, qui portera sculptée l'image de Notre-Dame; et il y aura la seille pour l'eau, et la table. Au plafond sera suspendue par des cordes une longue planche chargée de fromages. Des deux côtés de la grande porte, deux petites fenêtres grillées, hautes de quatre ou cinq brasses au-dessus du sol, donneront du jour; et chacune aura son épi de sarrasin rouge, contre les maléfices.

## SCÈNE PREMIÈRE.

SPLENDORE, FAVETTA et ORNELLA, les trois sœurs, seront à genoux devant les trois coffres du trousseau nuptial, penchées pour choisir les vêtements de l'épouse. Leur frais babillage sera comme une joute de chansons improvisées.

SPLENDORE.

*Chère Vienda, que veux-tu ?*

FAVETTA.

*Que veux-tu, belle-sœur chérie ?*

SPLENDORE.



*Veux-tu ta robe de laine ?  
ou veux-tu celle de soie,  
couleur de marjolaine ?  
Debout ! Debout ! Réveille-toi !*



ORNELLA, chantant.

*Toute de vert il faut que je me vête,  
toute de vert pour la Saint-Jean,  
puisque l'époux, puisque l'amant  
est venu dans la saison verte.*

*Oïl, oïl, oïlà !*

SPLENDORE.

**V**oici le corsage brodé  
avec sa gorgerette,  
le cotillon de douze lés,  
le collier et la cornette  
que notre mère t'a donnés.

ORNELLA, chantant.

*Toute de vert, et la robe et la chambre...  
Oïl, oïl, oïlà !*

FAVETTA.

*Chère Vienda, que veux-tu ?*

SPLENDORE.

*Que veux-tu, belle-sœur chérie ?*

ORNELLA.

*Les pendants avec la broche,  
la ceinture cramoisie...  
Voilà que sonne la cloche,  
sonne la cloche de midi.*

SPLENDORE.

*Et puis, voici qu'à ta porte*

*va venir la parenté,  
la parenté qui t'apporte  
les corbeilles de grain dore.*

FAVETTA.

*Et toi, tu dors, ô marmotte!*

LES TROIS SCEURS.

*Aligi, Aligi, et toi?*

SPLENDORE.

*De velours t'habilleras-tu?*

FAVETTA.

*Veux-tu donc dormir sept cents ans  
avec la Belle-au-bois-dormant?*

ORNELLA.



*Sus! Demain, c'est la Saint-Jean,  
cher frère, c'est la Saint-Jean.  
A la Plaia il faut que j'aïlle  
demain, pour voir le chef sanglant  
dans le soleil; il faut que j'aïlle  
pour voir, au lever de l'aurore,  
le sang caillé sur le plat d'or.*

FAVETTA.

*Sus, Vienda, sus, tête d'or!  
Regard de douce pervenche!  
Dans la campagne on fauche l'or  
De ces épis qui te ressemblent.*



SPLENDORE.

*A quoi t'attardes-tu, ma sœur ?  
C'est peut-être que tu écris  
au Soleil une lettre bleue,  
pour qu'indulgent aux paresseux  
il veuille bien ne pas se coucher aujourd'hui ?*

Elle rira, et ses deux sœurs riront avec elle.

SCÈNE DEUXIÈME.

Par la petite porte entrera leur mère, CANDIA DELLA LEONESSA.

CANDIA DELLA LEONESSA.



*Ah ! cigales, mes cigales,  
une de vous, à force de chanter,  
crèvera sûrement au haut du peuplier.*

*Ce n'est plus l'heure où les coqs chantent  
pour éveiller les endormis ;*

*c'est l'heure où chantent les cigales,  
les trois cigales de midi*

*qui ont pris une porte close  
pour un arbre aux branches feuillues.*

*Mais tu n'écoutes pas, ma bru.*

*Aligi ! Aligi ! mon fils !*

La petite porte s'ouvrira. Et on verra paraître l'époux imberbe, qui donnera son salut d'une voix grave, les yeux fixes, religieusement.


ALIGI.

*Loués soient Jésus et Marie !*

Et vous, mère, qui me donnâtes  
 cette chair baptisée,  
 bénie soyez-vous, ô mère!  
 Bénies soyez-vous, ô sœurs,  
 fleurs du sang qui est le mien!  
 Pour vous, pour moi, je me fais la croix  
 au milieu du visage, si bien que n'y passe  
 l'Ennemi ni mort ni vif,  
 ni feu ni flamme,  
 ni poison ni sortilège,  
 et que ne le baigne ni male sueur ni pleur.  
 Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

Les sœurs se signeront et franchiront le seuil,  
 emportant les vêtements. Aligi s'approchera de  
 sa mère, comme perdu dans un rêve.

CANDIA.


 a chair vivante, je te touche le front  
 avec ce pain de pure farine,  
 pétri dans la huche qui a cent ans,  
 née avant la mère, née avant l'enfant.  
 Je te touche le front pour qu'il soit toujours  
 clair;  
 je te touche la poitrine pour qu'elle soit  
 toujours vaillante;  
 et cette épaule et cette autre, je te les touche  
 pour que tes bras suffisent à la peine  
 et que ta femme y repose sa joue.



*Puisse Christ te parler, et puisses-tu l'entendre!*

Avec un petit pain, la mère fera le signe de la croix sur le fils qui sera tombé à genoux devant elle.

ALIGI.

**A** *me suis couché et j'ai vu Christ en rêve.*

*Christ m'a dit : « N'aie pas peur. »  
Saint Jean m'a dit : « Aie confiance.*

*Tu ne mourras pas sans cierge. »*

*Il a dit : « Tu ne peux mourir de male mort. »*

*Et c'est vous qui m'avez donné mon sort,*

*mère; cette vierge, vous l'avez choisie*

*pour votre fils; et à votre maison bénie,*

*mère, vous me l'avez conduite*

*pour qu'elle mange avec moi dans l'écuelle,*

*dorme avec moi sur l'oreiller.*

*Je paissais le troupeau dans la montagne;*

*à la montagne il me faut retourner.*

La mère le touchera au front avec sa paume, comme pour en chasser une ombre funeste.

CANDIA.

*Lève-toi, mon fils. Tu parles*

*d'une façon bien étrange!*

*Ta voix est changeante*

*comme l'olivier sous le vent.*

Le fils se lèvera, égaré.

ALIGI.

*Et mon père, où est-il? Je ne le vois pas.*

CANDIA.

*Il est à moissonner avec la bande,  
à faire des javelles, par la grâce du Seigneur.*

ALIGI.

*J'ai moissonné dans l'ombre de son corps  
lorsque à peine ma tête lui arrivait au flanc.  
La première fois, je me coupai la veine,  
là où est la marque. Avec des feuilles broyées  
on étancha le sang qui coulait.*

*« Mon fils Aligi, me dit-il, mon fils Aligi,  
laisse la faucille et prends le bâton du pâtre;  
fais-toi berger et va sur la montagne. »*

*Et gardé fut son commandement.*

CANDIA.



*Mon fils, quelle peine t'afflige?*

*Le rêve incubé est-il venu sur toi?*

*Ta parole est comme quand la nuit  
tombe*

*et qu'au bord du fossé un homme s'assoit  
et ne poursuit pas son chemin : car il connaît  
qu'il ne peut arriver là où est son cœur,  
quand la nuit tombe et que l'on n'entend pas  
l'Ave.*

ALIGI.

*A la montagne il me faut retourner.*

*Mère, où est le bâton du pâtre,  
qui, jour et nuit, sait les routes de l'herbe?  
Je veux l'avoir, lorsque la parenté  
viendra, pour qu'elle voie comme je l'ai tra-  
vaillé.*

La mère ira prendre le bâton posé dans un coin,  
près du foyer.

CANDIA.

*Tiens, mon fils. Regarde. Tes sœurs,  
pour la Saint-Jean, te l'ont fleuri  
d'œillets rouges et de spicanards.*

ALIGI, montrant les figures entaillées.



*Dans le bois de cornouiller je les ai  
toujours avec moi, et à la main, mes  
trois sœurs,  
qui m'accompagnent sur les routes de l'herbe.  
Regardez, mère : là sont trois jeunes vierges,  
et trois anges volent au-dessus d'elles,  
et trois étoiles comètes, et trois colombes ;  
et pour chacune aussi j'ai fait une fleurette.  
Et cela est le soleil, et cela est la lune cornue,  
et cela est la planète, et cela est le Sacrement ;  
voilà le clocher de Saint-Blaise,  
voilà le fleuve et voilà ma maison.  
Mais celle-là, debout sur le seuil, qui est-elle ?*



CANDIA.

*Aligi, pourquoi veux-tu me faire pleurer ?*

ALIGI.

*Et en bas, près du fer qui entre dans le sol,  
en bas sont les brebis et le berger,  
les brebis, le berger et la montagne.  
A la montagne il me faut retourner,  
même si tu pleures, même si je pleure,  
mère.*

Il s'appuiera des deux mains sur le bâton et  
penchera la tête, absorbé.

CANDIA.

*Mais l'Espérance, où l'as-tu mise ?*

ALIGI.

*Je n'ai pu, mère, apprendre son visage  
pour le portraiturer au vrai.*

On entendra une sauvage clameur lointaine !

*Et qui donc, mère, crie si fort ?*

CANDIA.

*C'est la bande des moissonneurs  
qui aboie contre les passants.  
Que Dieu les préserve de la folie du soleil,  
mon fils, et que le Baptiste les garde du  
sang !*

ALIGI.



*Qui a tendu cette bande rouge  
à la porte de la maison  
et y a posé le hoyau et la quenouille ?*

*Ah ! pour que n'entre pas la chose mauvaise,  
posez contre le seuil la charrue et le char  
et les bœufs, et encore les pierres et les mottes,  
et la chaux de tous les fours,  
le roc où est imprimé le pied de Samson,  
la Majella avec toute sa neige !*

CANDIA.



*Mon fils, que naît-il dans ton âme ?  
Christ t'a dit : « N'aie pas peur. »  
Es-tu éveillé ? Regarde la croix de  
cire :*

*elle a été bénite le jour de l'Ascension.  
Sur les gonds a été répandue l'eau sainte.  
La chose triste n'entrera pas ici.  
Tes sœurs ont tendu la ceinture,  
cette ceinture que tu as gagnée  
avant que tu te fisses berger,  
gagnée au jeu du droit sillon ;  
t'en souvient-il, mon fils ? Elles l'ont tendue  
pour notre parenté qui tout à l'heure passera,  
mais qui ne passera qu'en payant le péage.  
Pourquoi demandes-tu, puisque tu sais  
l'usage ?*

ALIGI.

*Mère, mère, j'ai dormi sept cents ans,  
sept cents ans; j'arrive de loin.  
De mon berceau je n'ai plus souvenance.*

CANDIA.

*Qu'as-tu, mon fils? Parles-tu par démence?  
Ton épouse t'a versé du vin noir  
peut-être, et à jeun tu l'as bu d'un trait,  
en sorte que tu es sorti de ta droite raison?  
O Vierge Marie, soyez-moi secourable!*

LA VOIX D'ORNELLA, dans la chambre nuptiale.



*oute de vert, et la robe et la chambre,  
toute de vert pour la Saint-Jean,  
puisque l'époux, puisque l'amant  
est venu dans la saison verte!*

*Oïl, oïl, oïlà!*

SCÈNE TROISIÈME.

L'épouse apparaîtra sur le seuil, vêtue de vert,  
amenée par ses trois belles-sœurs.

LES TROIS SŒURS.

*Voyez l'épouse! Voyez l'épouse!*

ORNELLA.

*Nous l'avons trouvée qui pleurait,  
pleurait, pleurait à chaudes larmes.*



FAVETTA.

*En pensant à celle qu'elle abandonnait.*

SPLENDORE.

*O vous, prenez-la dans vos bras,  
Mère chérie, et consolez-la.*

CANDIA.

*Ma bru, ma bru, j'ai signé avec ce pain  
le fils de mon sang; et voilà que je le brise,  
je le brise sur ta tête d'or.  
Fais croître en abondance la maison,  
comme le bon levain qui toujours  
fait déborder la pâte hors de la huche.  
Apporte-moi paix et ne m'apporte pas guerre.*

LES TROIS SŒURS.

*Ainsi soit-il! Baisons la terre.*

Elles s'inclineront, toucheront la terre avec leur main droite qu'elles porteront ensuite à leurs lèvres. Aligi sera prosterné comme un homme qui prie, à l'écart.

CANDIA.



*bru chérie, pour ta maison nouvelle  
sois comme pour le fuseau le peson,  
comme pour l'écheveau le dévidoir,  
comme pour le métier la navette légère.*

LES TROIS SŒURS.

*Ainsi soit-il ! Baisons la terre.*

CANDIA.

*Ma bru, ma bru, Vienda, pour ton âme,  
voilà que je te mets au milieu du pain bénit.  
Les murs de la maison, les quatre coins,  
— là le soleil en Dieu se lève et là il se  
couche,  
là est la face du Midi et là celle du Septen-  
trion, —  
le comble et la gouttière avec son nid,  
les landiers et les chaînes de la cheminée,  
je les appelle, et aussi le mortier qui pile le  
sel blanc,  
et le coffret de buis qui le conserve,  
ô ma bru, je les appelle en témoignage :  
comme je t'ai mise au milieu du pain bénit,  
ainsi je te mets au milieu de mon cœur,  
pour cette vie et pour la vie éternelle.*

LES TROIS SŒURS.

*Ainsi soit-il ! Baisons la terre.*

La bru inclinera son visage en larmes sur le sein de sa belle-mère qui l'entourera de ses deux bras, tenant toujours dans chaque main les deux morceaux du pain. On entendra les cris des moissonneurs. Aligi tressaillira, et il se dirigera vers la porte. Les sœurs accourront.

SPLENDORE.

*Les moissonneurs sont fous, par ce soleil ardent.*

*Comme des chiens ils aboient aux passants.*

FAVETTA.

*Jésus Seigneur, c'est l'Enfer et son feu!  
Dame Vipère se mord la queue.*

ORNELLA.

*O Aligi, es-tu dans ta mauvaise lune?  
Ou bien as-tu encore du sable dans les yeux?*

FAVETTA.

*Tu la connais, la chanson revêche :  
ton pain, tu l'as mis dans la cruche,  
et ton vin dans la besace.*

SPLENDORE.

**V**oici les femmes! Voici les femmes!  
Elles arrivent!

Allons, allons, Vienda. Essuie tes larmes.

Mère, que faites-vous? Elles arrivent. Laissez votre bru.

Allons, tête d'or. Essuie tes larmes : tu as trop pleuré, et tes beaux yeux en souffrent.

Vienda essuiera son visage avec son tablier.



Puis, dans le tablier tenu par les coins, elle recevra de sa belle-mère le pain rompu.

CANDIA.

*En sang et en lait tu dois me le rendre!  
Et maintenant, viens. Assieds-toi sur l'esca-  
beau.*

*Et toi aussi, Aligi. Viens. Réveille-toi.  
L'un d'un côté, l'autre de l'autre. Asseyez-vous  
ici, mes enfants, à la porte de votre chambre;  
et qu'elle soit bien ouverte : car il faut qu'on  
aperçoive*

*le grand lit, si grand que, pour emplir  
le sac, il m'a fallu, je vous assure, piller  
toute une meule de paille; et il n'en est resté  
que l'âme,  
la perche nue avec le pot au bout.*

Elle et Splendore poseront deux petits esca-  
beaux contre les chambranles, et elles feront  
asseoir dessus les époux qui, graves et immo-  
biles, se regarderont. Ornella et Favetta, sur  
le seuil de la porte extérieure, en plein soleil,  
seront aux aguets.

FAVETTA.



*Voici qu'elles montent par le sentier,  
toutes à la file : Tèodula di Cinzio,  
la Cinerella, Mònica, Felàvia,  
la Catalana delle Tre Bisacce,*

*Anna di Bova, Maria Cora... Et la dernière?*

CANDIA.

*Viens, Splendore. Aide-moi à étendre la couverture. En soie double je te l'ai faite, chère bru. Elle verdoie comme un petit pré de serpolet et de thym où tu es, toi, l'abeille matinale.*

Elle entrera avec Splendore dans la chambre nuptiale.

ORNELLA.

*Tu ne devines pas, Vienda, qui est la dernière?*

*Dans sa corbeille elle a l'or le plus riche; sous la torche de lin sa tempe est toute grise, comme les plumes que fait la viorne.*

FAVETTA.

*Qui c'est? Mais c'est ta vieille mère!*

Vienda, emportée par l'élan de son cœur, se lèvera comme pour courir au-devant de sa mère; mais, dans ce mouvement, elle laissera tomber de son tablier le pain rompu. Elle s'arrêtera, frappée de crainte. On entendra, dans la chambre nuptiale, les coups donnés avec la main pour aplanir les matelas.

ORNELLA, d'une voix étouffée.

*Ah! Libera nos, Domine!... Ramasse,  
Ramasse et baise. Que mère ne voie pas!*

Vienda, comme pétrifiée par la terreur superstitieuse, ne se baissera pas pour ramasser, mais elle considérera avec des yeux effarés les deux morceaux du pain tombés à terre. Aligi, lui, se lèvera et occupera la baie de la porte, comme pour empêcher sa mère de voir.

FAVETTA.

*Ramasse et baise : car l'Ange pleure.  
Fais un vœu muet, le plus grand que tu  
pourras.*

*Appelle saint Sixte, si tu vois la mort.*

On entendra les coups donnés pour aplanir. Sur le vent arriveront, moins éloignés, les cris des moissonneurs.

ORNELLA.



*saint Sixte, saint Sixte,  
chasse l'esprit triste  
et la male mort.*

*Et tout ce qui nuit,  
de jour et de nuit,  
chasse-le loin d'elle,  
chasse-le loin de nous;  
arrache et piétine  
tous les yeux qui clignent  
et jettent le sort.*



*Ici, par deux lignes,  
je me fais le signe  
de croix sur le corps.  
Amen.*

En murmurant cette conjuration, elle ramassera d'un geste rapide les deux morceaux du pain, les posera l'un après l'autre sur la bouche de sa belle-sœur, puis les replacera dans le tablier et fera dessus le signe de la croix avec le pouce. Et elle entraînera les époux vers les escabeaux où ils se rassoieront, tandis que la première des femmes, avec l'offrande céréale, apparaîtra dans la baie de la porte et s'arrêtera devant la ceinture tendue.



#### SCÈNE QUATRIÈME.

Les femmes porteront sur leurs têtes des corbeilles de grain ornées de rubans aux couleurs

diverses, et sur le grain un pain, et, plantée dans le pain, une fleur. Ornella et Favetta prendront les extrémités de la bande vermeille à laquelle resteront appuyés le hoyau fourbi et la quenouille avec sa poupée; et elles les tiendront dans leurs poings, pour interdire le passage.

TEODULA DI CINZIO.

*Ohé! Qui garde le pont?*

FAVETTA ET ORNELLA.

*Amour et Aveuglamour.*

TEODULA.

*Je voudrais passer le pont.*

FAVETTA.

*Mais on ne peut pas toujours.*

TEODULA.

*J'ai bien passé en amont,  
j'ai bien passé en aval.*

ORNELLA.

*La crue a brisé le pont,  
le fleuve en torrent dévale.*

TEODULA.

*Passe-moi donc dans ta barque.  
Passeur, passeur, passe-moi.*

FAVETTA.

*Notre barque est fendue toute,  
et point ne te portera.*

TEODULA.

*Je te donne de l'étoupe,  
je te donne de la poix.*

ORNELLA.

*Elle a sept fentes ouvertes,  
et je ne suis pas calfat.*

TEODULA.

*Passe-moi sur tes épaules,  
je te donne sept tournois.*

FAVETTA.

*L'eau rapide m'épouvante.  
Non, vraiment, je ne puis pas.*

TEODULA.

*Vite, mets à nu tes jambes,  
et prends ce tari d'argent.*

ORNELLA.

*C'est peu, c'est peu : huit baiques.  
Non, vraiment, je ne puis pas.*

TEODULA.

*Allons, trousse-moi tes cottes,  
et je te donne un ducat.*



La femme donnera une pièce de monnaie à Ornella qui la recevra dans sa paume gauche, tandis que les autres porteuses de corbeilles, survenues, se rassembleront devant le seuil. Les deux époux demeureront assis sur les escabeaux. Candia et Splendore sortiront de la chambre nuptiale.

ORNELLA ET FAVETTA.

*Passez, passez, Seigneurie,  
et toute la compagnie.*

Ornella serrera le tribut dans son sein et enlèvera la quenouille. Favetta enlèvera le hoyau et appuiera contre les montants de la porte les deux emblèmes rustiques. Ornella tirera vers elle la ceinture qui, agitée, serpentera en l'air comme un petit étendard. Les donatrices entreront l'une après l'autre, à la file, avec les corbeilles sur la tête.

TEODULA DI CINZIO.

*Paix à toi, Candia della Leonessa.  
Paix au fils de Lazaro di Roio.  
Paix à l'épouse que lui a donnée Christ.*

Elle déposera sa corbeille aux pieds de l'épouse; elle prendra une poignée de froment et la répandra sur la tête de la jeune femme; elle en prendra une autre poignée et la répandra sur la tête du jeune homme.



*Ceci est la paix que vous envoie le ciel.  
Et puissent vos cheveux blanchir  
sur le même oreiller, en grande  
vieillesse!*

*Et qu'il n'y ait entre vous ni coulpe ni ven-  
geance,  
Qu'il n'y ait ni mensonge ni courroux ni  
brouille,  
de jour en jour, jusqu'à l'heure du trépas!*

La seconde femme répétera la cérémonie; les autres demeureront en file, attendant leur tour, les corbeilles sur la tête. La dernière, la mère de l'épouse, restera encore quelques instants arrêtée près du seuil; et, avec un pan de son tablier, elle essuiera les gouttes de sa sueur et de ses pleurs. Le tumulte des moissonneurs ira croissant et semblera se rapprocher. De temps à autre s'y mêlera le son des cloches.

LA CINERELLA.

*Ceci est la paix et ceci est l'abondance.*

Tout à coup éclateront des cris de femme sur l'aire embrasée.

LA VOIX DE L'INCONNUE.

*A l'aide, par Jésus Notre Seigneur!  
Gent de Dieu, gent de Dieu, sauvez-moi!*

## SCÈNE CINQUIÈME.

Tout courant, haletante de fatigue et d'effroi, couverte de poussière et de ronces, pareille à la proie chassée par la meute, une femme au visage entièrement caché sous un mantel entrera par la porte ouverte et se réfugiera dans un coin, du côté opposé à celui des époux, près du foyer inviolé.

L'INCONNUE.

**G**ent de Dieu, vous, sauvez-moi!  
 La porte! Fermez la porte!  
 Mettez les barres! Ils sont beaucoup,  
 ils ont tous leur faucille. Ils sont fous,  
 fous de soleil et de vin,  
 de mauvais désir et de fureur...  
 Ils veulent me prendre, moi  
 créature de Christ, moi  
 infortunée qui n'ai pas fait de mal.  
 Je passais. J'étais seule sur le chemin.  
 Alors les cris, les insultes,  
 les mottes lancées, la course...  
 Ah! ce sont des chiens furieux.  
 Ils veulent me prendre. Ils vont  
 me mettre en pièces, infortunée.  
 Ils me cherchent. Gent de Dieu,  
 sauvez-moi! La porte, fermez  
 la porte! Ils sont fous. Ils entreront.



*Ils m'arracheront d'ici, de votre  
foyer (Dieu ne pardonne pas!),  
de votre foyer béni,  
(Dieu pardonne tout, hormis ce péché!)  
Je suis une âme baptisée.  
A l'aide, à l'aide, par Saint Jean,  
par Marie des Sept Douleurs,  
par mon âme, par la vôtre!*

Elle sera seule près du foyer. Toutes les autres femmes se seront réunies du côté opposé. Vienda se serrera contre le flanc de sa mère, et près d'elle sera sa marraine, Teodula di Cinzio. Aligi sera debout, hors du groupe des femmes, et il regardera, sans battre des paupières, appuyé sur son bâton. Tout à coup, Ornella se précipitera vers la porte, en fermera les battants, mettra la barre. Un murmure hostile courra parmi les parentes.



*H! dis-moi comment tu t'appelles,  
que je puisse louer ton nom  
quand je m'en irai par les campagnes,  
toi qui fus la première à la pitié,  
toi qui es la plus jeunette!*

Brisée, elle se laissera tomber sur la pierre du foyer; et, toute courbée sur elle-même, le visage presque entre les genoux, elle éclatera en sanglots. Mais les femmes demeureront serrées

à la façon d'un troupeau, défilantes. Seule Ornella fera un pas vers l'inconnue.

ANNA DI BOVA, à voix basse.

*Qui est-elle, ô Sainte Vierge ?*

MARIA CORA.

*On entre donc ainsi, maintenant, chez les gens qui ont la crainte du Seigneur ?*

MÒNICA DELLA COGNA.

*Et toi, et toi, Candia, que dis-tu ?*

LA CINERELLA.

*Laisseras-tu la porte close ?*

ANNA DI BOVA.

*A la dernière de tes filles est donc passée l'autorité ?*

LA CATALANA DELLE TRE BISACCE.

*Elle t'apporte le mauvais sort, cette chienne errante, à coup sûr.*

FELÀVIA SÈSARA.



*s-tu vu ? Elle est entrée au moment où la Cinerella répandait sur Vienda la poignée de grain ; et Aligi n'en a pas eu sa part.*

Ornella fera un autre pas vers l'affligée. Favetta sortira du groupe et la suivra.

MÓNICA.

*Et nous ? Comment sommes-nous restées ainsi  
avec nos corbeilles sur la tête ?*

MARIA CORA.

*Ce serait de très mauvais augure  
si à présent nous voulions les enlever  
de notre tête sans faire l'offrande.*

MARIA DI GIAVE, étreignant l'épouse.

*Ma fille, Saint Luc te garde  
et Saint Mathieu avec Saint Antonin !  
Cherche dans ton sein le scapulaire,  
dis-lui trois Ave et serre-le bien fort.*

Splendore aussi sortira du groupe et suivra ses deux sœurs. Les trois jouvencelles se tiendront debout en face de l'inconnue qui restera courbée dans l'angoisse.

ORNELLA.



*tu es hors d'haleine, créature.*

*Tu es pleine de poussière et tu trem-  
bles.*

*Ne pleure plus : tu es sauvée.*

*Tu brûles de soif et tu bois tes pleurs !*

*Veux-tu une gorgée d'eau et de vin ?*

*Veux-tu te rafraîchir la face ?*

Elle prendra un petit gobelet, puisera l'eau dans la cruche, versera le vin de la bouteille, les mélangera.



FAVETTA.



*s-tu de ce pays? Et d'où?  
Venais-tu de loin, de très loin?  
Et où allais-tu, créature,  
seule ainsi, à travers le monde?*

SPLENDORE.

*Peut-être as-tu quelque mal, pauvre femme?  
Tu as fait un vœu de douleur.  
Tu allais peut-être à l'Incoronata  
ou à Santa Maria della Potenza?  
La Vierge t'accorde la grâce!*

La femme relèvera peu à peu son visage caché  
encore par le mantel.

ORNELLA, lui offrant le cordial.

*Bois, créature de Christ.*



On entendra venir de l'aire un piétinement de

pieds nus et une clameur confuse. L'étrangère, reprise de terreur, ne boira pas ; mais elle posera le gobelet sur la pierre du foyer. Elle se dressera brusquement et de nouveau se réfugiera dans le coin, toute tremblante.

L'INCONNUE.

**S**es voilà ! les voilà ! Ils viennent. Ils m'ont poursuivie. Ils veulent me prendre.

Ne parlez pas, ne répondez pas, par pitié ! Ils croiront la maison déserte et ils s'en iront sans méfaire. Mais, s'ils entendent parler, si vous répondez, s'ils savent certainement que je suis entrée, ils forceront la porte. Ils sont fous de soleil et de vin : des chiens furieux. Et il n'y a ici qu'un homme, et ils sont beaucoup, et ils ont tous leurs faucilles... Par pitié ! Pour ces jeunesses innocentes ! Pour vous, servantes de Dieu, saintes femmes !

LE CHŒUR DES MOISSONNEURS, devant la porte.

- La maison de Lazaro ! Sûrement, elle est entrée ici, la femme.
- Ah ! ah ! Ils ont fermé la porte.
- Cherchez dans ces meules de paille.

- Cherche là, dans le fenil, Gonzelvo.  
 — Ah! ah! Dans la maison de Lazaro,  
 dans la gueule du loup! Ah! ah!  
 — Hé! Candia della Leonessa!  
 — Holà, chrétiens. Êtes-vous morts?

Ils heurteront à la porte.

- Hé! Candia della Leonessa,  
 tu donnes asile aux bagasses?  
 — Tu t'es donc chargée de fournir  
 toi-même la viande chaude  
 à ton homme, pour qu'il s'en saoule?  
 — Si la femme est là, ouvrez,  
 chrétiens, et donnez-la-nous,  
 que nous la mettions sur la meule.  
 — Jetez-la dehors, jetez-la dehors:  
 nous voulons la connaître!  
 — A la meule! A la meule! A la meule!

Ils heurteront et vociféreront. Aligi fera un mouvement et se dirigera vers la porte.

L'INCONNUE, implorant à voix basse.



Ueune homme, jeune homme, aie pitié!  
 Aie pitié! N'ouvre pas!  
 Non pour moi, non pour moi, mais pour  
 toutes: ils ne prendraient pas moi seule!  
 Ils sont enragés. Le sens-tu  
 à leur voix? Le démon les tient,

*le démon de midi,  
la contagion de la chaleur torride.  
Et, s'ils entrent, que feras-tu ?*

Une grande fureur agitera les femmes de la parenté; mais elles se contiendront.

LA CATALANA.

*Vois à quoi nous sommes réduites,  
nous, gent de paix, pour une donzelle  
qui se cache la face !*

ANNA DI BOVA.

**O***uvre, Aligi, ouvre la porte,  
juste assez pour qu'elle passe.  
Empoigne-la et jette-la dehors;  
puis referme et barre. Et loué  
soit Jésus Notre Seigneur !  
Et sabbat soit pour les sorcières !*

Aligi se tournera vers la femme emmantelée, irrésolu. Ornella s'interposera et l'arrêtera; elle fera le signe du silence, ira près de la porte.

ORNELLA.

*Qui est-ce qui frappe à la porte ?*

LE CHŒUR DES MOISSONNEURS.

- *Silence ! Silence ! Silence !*
- *Du dedans quelqu'un répond.*
- *O Candia della Leonessa,*



*est-ce toi qui réponds ? Ouvre ! ouvre !  
— Nous sommes les moissonneurs de Norca,  
la compagnie de Cataldo.*

ORNELLA.

*Je ne suis pas Candia.  
Candia est à sa besogne.  
Elle est sortie de bonne heure, ce matin.*

UNE VOIX.

*Et toi ? toi, qui donc es-tu ?*


ORNELLA.

*Je suis Ornella, la fille de Lazaro.  
Mon père est Lazaro di Roio.  
Mais vous, pourquoi êtes-vous venus ?*

UNE VOIX.

*Ouvre. Nous voulons voir.*

ORNELLA.

 *Je ne puis ouvrir. Ma mère  
m'a enfermée, et elle est sortie  
avec les parentes : car nous avons  
les épousailles. Mon frère  
Aligi, le pâtre, se marie ;  
il se marie à Vienda di Giave.*

UNE VOIX.

*N'as-tu pas ouvert, tout à l'heure,  
à une femme qui fuyait ?*

ORNELLA.

*A une femme ? Allez en paix,  
moissonneurs de Norca. Cherchez  
ailleurs. Moi, je retourne à mon métier :  
car une course de navette  
qu'on perd ne se regagne plus.  
Dieu vous gard' de faire péché,  
moissonneurs de Norca, et donne,  
à vous, la force de moissonner  
tout votre champ avant le soir,  
et à moi pauvrete, d'ôter  
la chaîne des lices.*

Tout à coup, dans le haut, à la fenêtre grillée,  
on verra deux poings velus saisir les barreaux et  
la face bestiale d'un moissonneur apparaître.

LE MOISSONNEUR, hurlant.



*chef, la femme est là !*

*Elle est dedans, elle est dedans ! La  
fillette*

*voulait nous berner ; elle voulait  
nous berner, la fillette !*

*La femme est là ! Oui, elle est là,  
là, dans le coin. Je la vois, je la vois.*

*Et les époux y sont, y sont ;  
et la parenté y est avec les corbeilles,  
tous réunis pour l'offrande du grain.*

*Ah ! chef, que de poulardes !*

LE CHŒUR DES MOISSONNEURS.

- *Si la femme est là, ouvrez.*
- C'est honte à vous de lui prêter asile.*
- *Jetez-la dehors, jetez-la dehors,*  
*que nous lui donnions le vin doux.*
- *Vite, ouvrez et livre-la-nous.*
- *Livre-la. Nous la voulons.*
- *A la meule ! A la meule ! A la meule !*

Ils heurteront et vociféreront. A l'intérieur, les femmes s'agiteront, épouvantées. L'inconnue restera là-bas, dans l'ombre, et paraîtra faire effort pour s'ensevelir dans la muraille.

LE CHŒUR DES PARENTES.

- *Assiste-nous, Vierge sainte !*
- *C'est toi qui nous donnes cette vigile,*  
*ô saint Jean-Baptiste !*
- *C'est toi qui nous fais cette misère,*  
*et en ce moment, ô Décollé !*
- *As-tu perdu l'esprit, Candia ?*
- *O Candia, que fais-tu, qu'attends-tu ?*
- *Es-tu hors de ton bon sens,*  
*Ornella ? et tes sœurs aussi ?*
- *Elle a toujours été quelque peu folle.*
- *Mais jetez-la donc, jetez-la donc*  
*à cette canaille enragée !*

LE MOISSONNEUR, accroché aux barreaux.

**T**e plaît-il, berger, à tes épousailles,  
de garder chez toi la brebis galeuse?  
Crains qu'elle n'infecte ton troupeau

et ne donne la contagion à ta femme.

O Candia della Leonessa,  
sais-tu qui tu accueilles dans ta maison  
avec ta bru nouvelle ?

C'est la fille de Jorio, la fille  
du sorcier de Codra alle Farne,  
garce de haie et de bois,  
catin de fenil et d'étable,

c'est Mila, entends-tu ? Mila di Codra,  
la guenipe qui a servi  
de drapeau à toutes les meules.

Chaque bande la connaît.

Aujourd'hui est venu le tour  
des moissonneurs de Norca.

Jetez-la dehors, jetez-la dehors :  
nous voulons la connaître !

Aligi, très pâle, s'avancera vers la malheureuse  
qui se pelotonnera dans l'ombre ; et, arrachant  
le mantel, il lui découvrira le visage.

MILA DI CODRA.

**N**on, non, ce n'est pas vrai ! Mensonge,  
mensonge ! Ne le croyez pas,  
ne le croyez pas, ce chien !  
c'est son vin, son vin maudit



qui lui regorge dans la bouche.  
 Si Dieu l'a entendu, puisse-t-il en sang noir  
 lui convertir ce vin qui se caille et l'étouffe!  
 Non, ce n'est pas vrai ! C'est mensonge !

Les trois sœurs se boucheront les oreilles avec  
 les paumes, quand le moissonneur recommen-  
 cera ses invectives.

LE MOISSONNEUR.



*C*atin, ils te connaissent,  
 ils te connaissent, les talus des fossés.  
 Sous toi mille fois, ô louve,  
 l'herbe foulée s'est roussie.  
 Tous les hommes t'ont jouée  
 à coups de faucille et de fourche.  
 Attends, Candia, attends ton homme,  
 et tu vas voir. Il te revient avec un bandage,  
 tu sais ! Ce matin, dans le champ  
 de Mispà, il s'est querellé  
 avec Rainero dell'Orno,  
 pour qui ? pour la fille de Jorio !  
 Garde-la donc sous ton toit,  
 fais qu'il la trouve ici, ton homme,  
 et mets-les coucher ensemble.  
 Et vous, Aligi, Vienda di Giave,  
 donnez-lui, donnez-lui votre lit.  
 Et vous, les parentes, commères,  
 versez-lui le grain sur la tête.  
 Et nous, un peu plus tard,

*nous reviendrons avec la musique,  
nous reviendrons pour la cruchée !*

Le moissonneur lâchera les barreaux et disparaîtra en sautant à terre, parmi les clameurs de la bande.


LE CHŒUR DES MOISSONNEURS.

— *Donnez-nous, donnez-nous la cruchée !  
C'est l'usage.*

— *La cruchée, la cruchée ! et la femme !*

Aligi demeurera les yeux fixés à terre, tenant encore par le bord le mantel qu'il a enlevé.

MILA.

 *nnocence, innocence de ces jeunes  
vierges, tu n'as pas entendu,  
non, tu n'as pas entendu l'iniquité !  
Ah ! dis-moi que tu n'as pas entendu,  
toi au moins, Ornella, toi  
au moins qui voulais me sauver !*

ANNA DI BOVA.

*Ne t'approche pas, Ornella. Veux-tu  
te perdre ? Elle est fille de sorcier  
et fait nuisance à tout le monde.*

MILA.

*Elle s'approche parce que derrière moi  
elle voit pleurer l'Ange muet,*

*le Gardien de mon âme.*

Aligi se tournera soudain vers elle et la regardera fixement.

MARIA CORA.

*Ah! sacrilège, sacrilège!*

LA CINERELLA.

*Elle a blasphémé, elle a blasphémé  
contre l'Ange du Paradis!*

FELÀVIA.

*Elle profanera ton foyer,  
Candia, si tu ne la chasses pas.*

ANNA DI BOVA.

*Dehors! Dehors! Il est temps. O Aligi,  
empoigne-la et jette-la aux chiens.*

LA CATALANA.

*Je te connais, Mila di Codra  
Dans ton pays les gens t'ont pour fléau.  
Je te connais bien. C'est toi,  
c'est toi qui as fait mourir  
Giovanna Camètra et le fils  
de Panfilo delle Marane;  
et Afuso, tu l'as rendu fou,  
et tu as donné le mauvais mal à Tillùra.  
Et c'est de toi qu'est mort aussi ton père,*

*qui est damné et qui te damne !*

MILA.

**D**ieu ait son âme !  
 Dieu le recueille dans sa paix !  
 Ah ! tu as commis un blasphème  
 contre l'âme du trépassé !  
 Que ta parole retombe  
 sur toi, quand tu seras en face de la mort !

Candia sera assise sur un des coffres nuptiaux, taciturne, en grande tristesse. Elle se lèvera, passera au travers du groupe irrité, s'avancera vers celle que l'on persécute, lentement, sans colère.

LE CHŒUR DES MOISSONNEURS.

— *Ohé ! Ohé ! Faut-il encore attendre long-temps ?*

*Avez-vous fini de tenir conseil ?*

— *O berger, berger Aligi, tu veux donc la garder pour toi ?*

— *Et si Lazaro revient, Candia ?*

— *Elle ne veut pas sortir ? Ouvrez, ouvrez ; nous vous prêterons main-forte.*

— *En attendant, donnez-nous la cruchée.*

— *La cruchée ! La cruchée ! C'est l'usage.*

Un autre moissonneur s'accrochera à la grille et montrera sa face entre les barreaux.



## LE MOISSONNEUR.



*M*ila di Codra, tu ferais mieux de sortir :  
car aujourd'hui tu ne peux t'échapper.

Nous allons nous mettre là, sous  
le chêne,

pour te jouer aux osselets,  
et chacun jouera à son tour.

A ton sujet nous n'aurons point querelle,  
comme Lazaro avec Rainero ;  
nous ne t'offrirons pas, comme eux, du sang  
vermeil.

Et puis, quand le dernier dont ce sera le  
tour

aura joué, si tu n'es pas sortie,  
eh bien, nous forcerons la porte  
et nous ferons les choses grandement.

Tiens-toi donc pour avertie,  
Candia della Leonessa !

Il se retirera, sautant à terre. Le tapage s'apai-  
sera un peu. Dans les intervalles de silence, on  
entendra le carillon lointain des églises.

## CANDIA.



*C*réature, je suis la mère  
de ces trois jeunes filles  
et de ce jeune époux.

Dans notre maison nous étions  
en paix, avec la grâce de Dieu,

à sanctifier les épousailles.  
Tu vois les corbeilles du grain  
et la fleur dans le pain béni.  
Toi, tu es entrée tout d'un coup,  
nous apportant tracas et deuil.  
L'offrande de la parenté,  
tu l'as interrompue; et triste est le présage  
que tu as mis au cœur de tous;  
et mes entrailles pleurent,  
et mon âme pleure en dedans.  
Le bon blé s'est fait bale vide!  
Et l'on peut craindre encore pis.  
Il y a donc nécessité que tu t'en ailles,  
que tu t'en ailles avec Dieu qui certainement  
t'aidera, si en lui tu mets ta confiance.  
Créature, tout mal a sa cause.  
La volonté de te sauver, nous l'avons eue.  
Et maintenant, va-t'en de tes pieds lestes,  
afin que nul d'entre nous ne te touche.  
Mon fils va t'ouvrir la porte.

La victime écoutera avec humilité, la tête basse,  
toute tremblante et blême. Aligi s'approchera de  
la porte et tendra l'oreille. Sur son visage se  
manifestera sa grande angoisse.

MILA.



ère chrétienne, la terre,  
je la baiserai sous tes pas.  
Et je te demande pardon, pardon,

avec mon âme dans la paume  
 de ma main, pour cette peine  
 que je t'apporte, moi misérable!  
 Mais ce n'est pas moi qui ai cherché ta maison.  
 J'étais aveugle, aveugle d'épouvante.  
 Sur le chemin du salut je fus conduite  
 par le Seigneur qui voit,  
 afin que, près de ton foyer,  
 moi pourchassée, je trouvasse  
 la pitié qui sanctifie le jour.  
 Aie pitié, mère chrétienne,  
 aie pitié; et pour chaque grain  
 du blé qui est dans ces corbeilles  
 Dieu t'en rendra plus de mille.

LA CATALANA, à voix basse.



**N**e l'écoute pas! Celui qui l'écoute  
 se perd. Elle est l'Ennemie!  
 Je sais que son père, pour lui rendre  
 la voix douce, lui donnait  
 la racine de la sterpuse.

ANNA DI BOVA.

Ne vois-tu pas comme Aligi  
 la couve d'un regard étrange?

MARIA CORA.

Prends garde, prends garde qu'à lui  
 ne s'attache la fièvre maligne,  
 dont Dieu le préserve!

FELÀVIA.

*N'as-tu pas entendu ce que le moissonneur  
racontait de Lazaro?*

MÒNICA.

*Resterons-nous jusqu'au vèpre  
avec ces corbeilles sur la tête? Moi,  
je vais jeter la mienne à terre.*

Candia observera son fils. Brusquement, une  
crainte et une colère l'assailliront; et elle criera  
d'une voix forte.

CANDIA.

**V**a-t'en, va-t'en, fille  
de sorcier! Va-t'en aux chiens!  
Je ne veux pas de toi dans ma maison.  
Aligi, ouvre la porte!

MILA.

*Mère d'Ornella, mère d'amour,  
Dieu pardonne tout; mais cela, non!  
Si tu me foules aux pieds, Dieu te pardonne.  
Si tu m'arraches les yeux et la langue,  
si tu me coupes ces mains que tu crois  
malfaisantes, Dieu te pardonne.  
Si tu m'étrangles, Dieu te pardonne.  
Si tu me casses les reins, Dieu te pardonne  
encore.  
Mais si maintenant (écoute, écoute  
la cloche qui sonne pour Saint-*



*Jean!) si maintenant tu prends  
cette pauvre chair de douleur  
qui fut baptisée en Jésus,  
si tu la prends et la jettes sur l'aire,  
sous les yeux de tes filles  
immaculées, si tu la prends  
et la jettes sur l'aire à la curée,  
si tu la livres au mauvais désir  
des hommes, à l'ordure et à la rage,  
ô mère d'Ornella, mère  
d'innocence, si tu fais cela,  
si tu fais cela, Dieu te condamne!*

LA CATALANA.



*Non, non, elle n'a pas eu le baptême.  
Son père fut enseveli, non  
en terre sainte, mais sous un tas  
de cailloux. Je l'atteste!*

MILA.

*Le démon est derrière toi, femme,  
et tu as la bouche noire de fraude.*

LA CATALANA.

*O Candia, l'entends-tu, l'entends-tu?  
Elle injurie, à présent! Tout à l'heure  
elle te chassera de ta maison;  
et il t'arrivera sans faute  
ce que t'a dit le moissonneur.*

ANNA DI BOVA.

*Vite, Aligi, traîne-la dehors!*

MARIA CORA.

*Ne vois-tu pas ta Vienda?  
La pauvre semble se mourir.*

LA CINERELLA.

*Quel homme es-tu? S'est-elle enfuie  
de tes os, toute ta force?  
et dans ta bouche ta langue  
s'est-elle séchée, que tu ne souffles mot?*

FELÀVIA.

*Tu sembles défaillir. As-tu perdu  
sur la montagne ton sentiment,  
et ta raison sur la prairie?*

MÒNICA.

*Ne vois-tu pas qu'il tient encore  
ce mantel pris à la sorcière?  
L'étoffe s'est collée à ses doigts.*

LA CATALANA.

*O Candia, ton fils est devenu  
hébété. Que Dieu t'assiste!*

CANDIA.

*Aligi, Aligi, ne nous entends-tu pas?  
Que fais-tu? Où es-tu? Es-tu hors de toi-  
même?  
Que nait-il dans ton âme?*

Elle lui ôtera de la main le mantel et le jettera  
par terre, du côté de la réprouvée.

**C**'est moi qui ouvrirai la porte ;  
 et toi, mon fils, fais-la sortir.  
 Pousse-la, pousse-la dehors...

*C'est à toi que je parle, Aligi. M'entends-tu?*

*Ah! en vérité, tu as dormi*

*sept cents ans, sept cents ans,*

*et tu n'as plus connaissance de nous!*

*Femmes, il plaît à Dieu de me perdre.*

*J'espérais qu'en ces deux journées*

*Dieu voudrait m'accorder une pause,*

*afin que je pusse avaler*

*ma salive moins amère...*

*Mes filles, prenez-moi dans le coffre  
 mon mantelet noir*

*et m'en couvrez la tête, pour que  
 je me lamente dans mon cœur.*

Le fils secouera la tête; un mélange de démençe

et d'effroi bouleversera sa face inondée de sueur.

Il parlera comme un homme en délire.

ALIGI.

**Q**ue voulez-vous de moi, mère?  
 Je vous ai dit pourtant : « Posez  
 contre le seuil la charrue,

*le char, les bœufs, les pierres, les mottes,*

*la montagne avec toute sa neige... »*

*Moi, que vous ai-je dit? Vous, qu'avez-vous dit?*

*Voilà, oui, la croix de cire*

*bénite le jour de l'Ascension,*

*l'eau sainte sur les gonds. Mère,  
que voulez-vous que je fasse? C'était la nuit,  
c'était avant l'aube, c'était la nuit,  
quand elle s'est mise en route pour venir.  
Profond, profond était mon sommeil,  
ô mère! Pourtant, vous ne m'aviez pas  
mis de pavot dans mon vin.  
Et ce rêve de Christ a failli.  
Je sais d'où vient cette chose,  
mais je retiendrai ma bouche.  
Femmes, que voulez-vous de moi?  
Que je l'empoigne par les cheveux?  
que je la traîne sur l'aire?  
que je la jette aux chiens affamés?  
Eh bien, oui, je le ferai. Je ferai cela.*

Lorsqu'il s'avancera vers Mila di Codra, celle-ci se réfugiera près du foyer.

MILA.



*Ne me touche pas! Prends garde!  
Tu pêches contre la sainte loi du  
foyer;*

*tu fais un grand péché mortel  
contre ton sang, contre la loi  
de tes aïeux et de ton peuple.  
Sur la pierre de ce foyer  
je verse le vin que me donna  
la créature sœur de ta chair.  
Si tu me touches, si tu m'offenses,*



*tes morts, tes morts, tous, dans ta terre,  
ceux des années noires d'oubli,  
les plus lointains, les plus lointains,  
à trente pieds sous l'herbe, auront  
horreur de toi éternellement.*

Elle prendra le gobelet et versera le vin sur la pierre inviolable. Alors les femmes jetteront de hauts cris perçants.

LE CHŒUR DES PARENTES.

- *Ah! elle a ensorcelé l'âtre!*
- *Elle a mis dans le vin une mixture;  
je l'ai vue, je l'ai vue. Un éclair!*
- *Prends-la, prends-la, Aligi;  
arrache-la du foyer!*
- *Saisis-la par les cheveux!*
- *O Aligi, n'aie pas peur :  
la conjuration ne vaut rien.*
- *Entraîne-la, et brise le gobelet;  
brise-le contre un landier.*
- *Détache la chaîne, mets-la-lui  
au cou et tourne trois tours.*
- *Elle a ensorcelé, ensorcelé l'âtre!*
- *Hélas! hélas! la maison croule!*
- *Ah! que de pleurs on va pleurer ici!*

LE CHŒUR DES MOISSONNEURS.

- *Oh! oh! vous battez-vous ensemble?*
- *Nous sommes là, nous attendons.*

— *Nous l'avons jouée et nous sommes prêts.*

— *Berger, berger, mets-la dehors!*

— *Vite, vite. Enfonçons la porte!*

Ils heurteront et vociféreront.

ANNA DI BOVA.

*Voici! voici! Prenez patience  
encore un peu, braves gens. Aligi  
la tire. Vous l'aurez tout de suite.*

Forcené, le père saisira par un des poignets la  
victime qui se débattrait en criant.

MILA.



*Non, non! Tu te damnes, tu te damnes!  
Écrase-moi plutôt la tête,  
frappe-moi le front contre la barre,  
puis jette-moi morte dehors.*

*Non! non! Sur toi le châtimeut de Dieu!*

*Des serpents te naîtront  
du ventre de ta femme.*

*Tu ne dormiras, tu ne dormiras  
jamais plus; tu n'auras plus de repos;  
tes paupières saigneront.*

*Ornella, Ornella, défends-moi, toi,  
aide-moi, toi! Aie encore  
pitié! Sœurs en Christ, aidez-moi!*

Elle se dégagera de l'étreinte et fuira vers les  
trois sœurs qui lui feront un rempart de leurs  
corps. Aveugle de fureur et d'horreur, Aligi

lèvera son bâton sur la tête de Mila, pour la frapper. Soudain, les jeunes filles éclateront en sanglots. Au bruit des sanglots il s'arrêtera; il laissera tomber à terre son bâton; il se jettera à genoux, les bras ouverts.

ALIGI.



*Miséricorde de Dieu! Pardonnez-moi!  
 J'ai vu l'Ange muet qui pleurait,  
 qui pleurait comme vous, mes sœurs,  
 qui pleurait et me regardait fixement.  
 Je le verrai jusqu'à l'heure de mon trépas  
 et je le verrai encore dans l'autre vie.  
 J'ai péché contre le foyer,  
 contre mes morts et contre ma terre  
 qui ne voudra plus me garder avec elle,  
 qui ne voudra pas de mon corps enseveli.  
 Sœurs, pour me laver de mon péché,  
 sept et sept jours je ferai dans la cendre  
 autant de croix avec ma langue  
 qu'il y aura eu de larmes versées  
 par vos yeux; et c'est l'Ange qui les com-  
 tera  
 et qui en mettra le nombre dans mon cœur.  
 Je veux obtenir ainsi pardon  
 devant Dieu, mes sœurs; et vous, priez,  
 priez pour Aligi votre frère,  
 qui doit retourner à la montagne.  
 Et celle qui a subi la honte et l'angoisse,*

consolez-la. Donnez-lui à boire;  
ôtez-lui la poussière; avec l'eau  
et avec le vinaigre confortez  
ses pauvres pieds, qui peut-être sont endo-  
loris.

Je ne voulais pas lui faire offense,  
mais je fus entraîné par les voix;  
et qui m'a entraîné au mal  
pour toute sa vie en aura grand' douleur  
Mila di Codra, ma sœur en Christ,  
accorde-moi pardon de mon offense.  
Ces fleurettes de la Saint-Jean,  
je les enlève du bâton du pâtre  
et je les pose là, devant tes pieds.  
Je ne te regarde pas : car j'en ai honte.  
Derrière toi se tient l'Ange dolent.  
Mais cette triste main qui t'offensa,  
je vais la brûler avec le tison. Regarde !

Se trainant sur les genoux, il s'approchera du  
foyer et, accroupi, cherchera un tison encore  
ardent, le prendra dans sa main gauche et en  
posera la pointe dans le creux de sa main  
droite.

MILA.



tu es pardonné! Non, ne te brûle pas !  
Moi, je te pardonne; et que Dieu  
accepte ton repentir ! Lève-toi du feu.  
Un seul est le Maître du châtimement :



*c'est celui qui t'a donné ta main  
pour guider tes brebis dans les pâtures.  
Et comment paîtras-tu ton troupeau  
si ta main est malade, Aligi ?  
Moi, je te pardonne en toute humilité.  
Et je me rappellerai ton nom  
à midi, et aussi le matin et le soir,  
quand tu pacageras sur la montagne.*

LE CHŒUR DES MOISSONNEURS.

— *Hé là, hé là, qu'est ceci ?*  
— *Vous voulez donc nous berner ?*  
— *Nous allons enfoncer la porte.*  
— *Vite, vite, empoignons la poutre!*  
— *Vite, vite, ce timon de charrue !*  
— *Berger, tu ne nous bernes pas.*  
— *Vite, vite, ce morceau de meule  
brisée, lançons-le aussi pour abattre !*  
— *O berger, berger, réponds !*  
*Un, deux, trois ! Poussez, poussez dur !*

On entendra le cri rauque dont ils accompagneront leur effort pour soulever la masse pesante.

ALIGI.

*Pour toi, pour moi, pour tous ceux de mon  
sang  
je me signe. Ainsi soit-il!*

Il se relèvera ; il ira vers la porte et il appellera.

*Moissonneurs de Norca, j'ouvre la porte.*

Les hommes répondront par une clameur unanime. Le son des cloches continuera sur le vent. Aligi ôtera la barre; il se signera en silence; puis il détachera du mur la croix de cire et la baisera

*Servantes de Dieu, signez-vous et priez.*

Toutes les femmes se signeront et s'agenouilleront, murmurant la litanie.

LE CHŒUR DES PARENTES.



*kyrie, eleison.*

*Christe, eleison.*

*Kyrie, eleison.*

*Christe, audi nos.*


*Christe, exaudi nos...*



Le berger déposera la croix de cire sur le seuil, entre la quenouille et le hoyau; après quoi, il

ouvrira la porte toute grande. Par l'ouverture on verra flamboyer le soleil terrible sur les moissonneurs vêtus de lin.

ALIGI.

hrétiens de Dieu, ceci est la croix  
bénite le jour de l'Ascension.  
Je l'ai placée sur le seuil de la porte  
pour qu'elle vous préserve de commettre  
péché  
contre cette pauvre âme de Jésus  
qui dans notre foyer a cherché refuge.

Les moissonneurs, devenus muets, se découvriront la tête.

J'ai vu derrière ses épaules  
l'Ange muet qui la garde.  
De mes yeux qui doivent mourir  
je l'ai vu pleurer, telle est ma foi inébranlable,  
chrétiens de Dieu ! C'est pourquoi je l'atteste.  
Vous, retournez aux champs moissonner le  
blé.

Ne faites pas de mal à qui n'a pas fait de mal.  
Et que l'Ennemi ne vous abuse pas  
une autre fois avec ses breuvages !  
Moissonneurs de Norca, le Ciel vous assiste  
et fasse grossir dans votre main les javelles !  
Et que saint Jean Baptiste le Décollé  
vous montre son chef dans le Soleil levant,

*si vous allez cette nuit sur la Plaia !  
Et ne me veuillez pas de mal, à moi pâtre,  
à moi Aligi, pauvre de Christ !*

Les femmes, toujours agenouillées, réciteront à voix basse la litanie. Candia dira l'invocation ; les autres répondront.

CANDIA ET LE CHŒUR DES PARENTES.

<i>Mater purissima,</i>	<i>ora pro nobis.</i>
<i>Mater castissima,</i>	<i>ora pro nobis.</i>
<i>Mater inviolata,</i>	<i>ora pro nobis...</i>

Les moissonneurs se pencheront, allongeront une main pour toucher la croix, puis porteront cette main à leurs lèvres ; et ils s'éloigneront sans rien dire, dans la campagne ardente. Appuyé au montant de la porte, incliné en avant, le pâtre les suivra du regard. Dans le silence, on entendra des voix arriver du sentier.

UNE VOIX.

*O Lazaro di Roio, retourne en arrière !*

UNE AUTRE VOIX.

*N'avance pas, Lazaro, n'avance pas !*

Le pâtre sursautera. Se redressant, se protégeant les yeux avec les mains, il guettera dans la lumière de midi.

CANDIA ET LE CHŒUR DES PARENTES.

<i>Virgo veneranda,</i>	<i>ora pro nobis.</i>
<i>Virgo predicanda,</i>	<i>ora pro nobis.</i>
<i>Virgo potens,</i>	<i>ora pro nobis...</i>

ALIGI.

*Père, père, qu'as-tu ? Pourquoi portes-tu ce bandage ? Tu saignes, père. Allons, dites, vous, hommes de Dieu ! Qui l'a blessé ?*

Lazaro di Roio se présentera devant la porte, la tête bandée, soutenu aux aisselles par deux hommes vêtus de lin comme les moissonneurs. Candia interrompra la litanie par un cri et se relèvera d'un bond, regardant.

*Attends, père. La croix est sur le seuil.  
Tu ne peux passer sans te mettre à genoux.  
Et, si le sang est injuste,  
tu ne peux passer.*

Les deux hommes soutiendront le blessé chancelant, qui ploiera les genoux.

CANDIA.

*O mes filles, mes filles, c'était vrai, c'était vrai !*

*Pleurons, mes filles. Le deuil est sur nous.*

Les filles embrasseront leur mère. Les femmes de la parenté poseront à terre les corbeilles, puis se relèveront. Mila di Codra ramassera son



mantel, et, encore prosternée, l'enroulera autour de sa tête pour se cacher la face. Ensuite, comme en rampant sur le sol, elle ira vers la porte, près du montant opposé à celui où se trouvera le père. Muette et rapide, elle se redressera et s'adossera contre le mur. Là, immobile et emmantelée, elle attendra le moment propice pour disparaître.





ACTE DEUXIEME







**Q**n verra une caverne de la montagne, en partie revêtue de planches, de ramée, de paille, largement ouverte vers un sentier pierreux. Par l'ample bouche de cette caverne on découvrira les pâturages verts, les cimes neigeuses, les nuages errants. Il y aura des grabats de peaux de brebis, des tables de bois grossier, des besaces, des outres vides et pleines, un établi pour tourner et sculpter, et, sur l'établi, la hache, la plane en forme de lune, la gouge, la lime, l'entailloir, d'autres instruments, et, à côté, les objets travaillés : quenouilles, fuseaux, spatules, cuillers, mortiers, pilons, chalumeaux, sifflets, candélabres; un tronc de noyer qui, à la partie inférieure, sera encore informe dans son écorce, et qui, à la partie supérieure, portera en haut relief la figure d'un ange à peine ébauchée par le ciseau jusqu'à la ceinture, mais avec les ailes déjà presque finies. Une petite lampe d'huile d'olive brûlera



devant l'image de Notre-Dame, dans un creux de la roche comme dans une niche. Une cornemuse pendra auprès. On entendra les clochettes des troupeaux dans le silence de la montagne, à la chute du jour, peu après l'équinoxe d'automne.

SCÈNE PREMIÈRE.

MALDE, le chercheur de trésors, et ANNA ONNA, la vieille aux herbes, dormiront sur les peaux de brebis, étendus dans leurs haillons. COSMA, le saint, vêtu d'une melote, dormira aussi, mais accroupi, les bras autour des genoux et sur les genoux le menton. ALIGI sera assis sur un tabouret, occupé à sculpter avec ses outils le tronc de noyer. MILA DI CODRA sera assise en face de lui et le regardera.

MILA.



*Le patron est sourd et ne bouge ;  
fait de noyer, il reste souche ;  
muet demeure le saint bois.*

*Saint Onuphre ne répond pas.*

*Et alors la troisième dit,*

*(Ayez pitié de nous, Seigneur!)*

*et alors la plus belle dit :*

*— Voici mon cœur! Voici mon cœur!*

*S'il faut du sang pour médecine,*

*ah! de mon cœur prenez-le tout!*

*mais que jamais il ne devine,  
que jamais il ne sache d'où. —*

*Et soudain reverdit la souche,  
jette une branche par la bouche,  
une branche par chaque doigt.  
Feuilles et fleurs est le saint bois!*

Elle se courbera pour ramasser les écailles et les copeaux autour de la souche travaillée.

ALIGI.

*O Mila, cela aussi est une souche de noyer.  
Reverdira-t-elle, Mila? reverdira-t-elle?*

MILA, courbée vers le sol.

*« S'il faut du sang pour médecine,  
ah! de mon cœur prenez-le tout! »*

ALIGI.

*Reverdira-t-elle, Mila? reverdira-t-elle?*

MILA.

*« Mais que jamais il ne devine,  
que jamais il ne sache d'où. »*

ALIGI.

*Mila, Mila, que le miracle nous absolve!  
Que l'Ange muet nous protège encore:  
car, pour lui, ce n'est pas avec mes outils  
que je travaille,*

*c'est avec mon âme dans ma main.  
Mais que cherches-tu là? Qu'est-ce que tu as  
perdu?*

MILA.

*Je ramasse les écailles; et nous les brûlerons,  
et avec chacune un grain d'encens.  
Hâte-toi, Aligi : le temps approche.  
La lune de septembre est en décroît  
et les bergers commencent à partir,  
qui vers la Pouille, qui vers Rome.  
Où mon aimé va-t-il faire voyage?  
Là où il voyagera, puisse-t-il trouver des  
prés  
devant lui et des fontaines, et qu'il n'y ait  
pas de vent,  
et qu'il se souvienne de moi à la nuit tom-  
bante!*

ALIGI.

*C'est vers Rome qu'Aligi fera voyage;  
il ira où l'on va par tous les chemins;  
avec son troupeau il ira vers Rome la grande,  
pour prendre l'absolution du Vicaire,  
du Vicaire de Notre Seigneur Christ :  
car celui-là est le Pasteur des Pasteurs.  
Il n'ira pas cette année en terre de Pouille;  
mais à Notre Dame de l'Esclavonie  
il enverra par la main d'Alai d'Averna  
ces deux chandeliers de cyprès*

*accompagnés de deux cierges moyens,  
afin que de lui pécheur se souvienn  
Notre Dame qui garde la marine.  
Puis, sitôt cet Ange achevé,  
il le chargera sur une mule  
et, pas à pas, il l'emportera.*

MILA.

*Hâte-toi, hâte-toi : le temps approche.  
De la ceinture jusqu'en bas l'Ange est pris  
encore dans le tronc ; il a les pieds liés encore  
dans les nœuds, et ses mains sont sans doigts,  
et ses yeux sont de niveau avec son front.  
Tu t'es attardé à lui faire les ailes  
plume par plume ; mais il ne saurait voler.*

ALIGI.



*ostanzo, le peintre, m'aidera,  
Gostanzo di Bisegna, le peintre  
qui travaille à historier les chars.*

*Déjà je me suis entendu avec lui,  
et il me mettra des couleurs fines ;  
et peut-être qu'à l'Abbaye j'aurai des moines,  
pour un agnelet, un peu d'or en feuille  
à mettre sur les ailes et sur le gorgerin.*

MILA.

*Hâte-toi, hâte-toi : le temps approche,  
et déjà la nuit est plus longue que le jour,  
et de la plaine l'ombre monte*

*soudain, quand on ne s'y attend pas,  
de sorte que l'œil ne guide plus la main  
et que le fer aveugle n'est plus aidé par l'art.*

Cosma s'agitiera dans son sommeil et se lamentera. On entendra venir de loin la cantilène sacrée des pèlerinages.

**C**osma rêve. *Et qui sait ce qu'il rêve?  
Écoute, écoute le chant de la compagnie  
qui franchit la montagne, pour aller  
peut-être à Santa Maria della Potenza,  
vers le pays des tiens, Aligi,  
vers la maison où est ta mère;  
et elle passera peut-être dans le voisinage,  
et ta mère l'entendra, et Ornella l'entendra  
peut-être; et elles diront : « Ces pèlerins  
sont descendus des parcs de nos pâtres,  
et aucun salut ne nous a été envoyé! »*

Aligi sera courbé pour dégrossir avec la hache le bas du tronc. Après un coup donné, il abandonnera le fer dans le bois et il se relèvera, anxieux.

ALIGI.

*Ah! pourquoi touches-tu mon cœur là où il souffre?*

*Je cours, Mila, et je les rejoins sur le chemin  
et je prie le porte-croix de leur transmettre  
mon message... Mais que lui dirai-je?*



MILA.

*Tu lui diras : « Bon porte-croix, je t'en prie,  
si tu passes par le vallon de San Biagio,  
par le finage de l'Acquanova,  
demande où est la maison d'une femme  
appelée Candia della Leonessa,  
et fais halte : car tu auras certainement  
d'elle  
un gobelet de vin pour te restaurer, et peut-  
être  
que tu auras mieux encore. Fais halte et  
dis-lui : — Ton fils  
Aligi te salue, et ses sœurs aussi  
avec toi, et aussi Vienda, son épouse ;  
et il te promet qu'il descendra  
pour être par toi rebéni  
en paix, avant son départ ;  
et il t'assure qu'il a été délivré  
de tout mal et péril, délivré  
de la triste Ennemie, finalement,  
et que jamais plus il ne sera cause de colère,  
que jamais plus, il ne sera cause de larmes  
pour sa mère, pour sa femme, pour ses  
sœurs... »*

ALIGI.

*Mila, Mila, quel vent t'assaille  
l'âme et te la retourne ? Un vent subit,  
un vent de peur. Et ta voix s'éteint*

*dans ta bouche et ton sang reflue  
de ta face... Pourquoi veux-tu  
que j'envoie un message de mensonge à ma  
mère?*

MILA.

*En vérité, en vérité je te le dis, mon frère ;  
vrai comme il est vrai que je n'ai commis  
aucune faute  
avec toi, mais que j'ai brûlé devant ta foi  
comme un cierge et que j'ai lui  
d'amour immaculé en ta présence.  
En vérité, en vérité je te le dis, mon frère :  
va, va, cours sur le chemin  
et cherche le porte-croix, pour qu'il donne de  
ta part  
le salut de paix à l'Acquanova.  
L'heure est venue de partir  
pour la fille de Jorio. Ainsi soit-il.*

ALIGI.

*Sûrement tu as mangé du miel sauvage  
qui te trouble l'esprit ! Et où iras-tu ?*

MILA.

*J'irai où l'on va par tous les chemins.*

ALIGI.

*Ah ! tu viendras donc avec moi, tu viendras  
avec moi !  
Très longue est la route. Mais, toi aussi,*

*je te mettrai sur ma mule. Et nous irons  
avec l'espérance, vers Rome la grande.*

MILA.

*Moi, il convient que j'aille du côté opposé,  
avec mes pieds lestes et sans l'espérance.*

ALIGI, tourné vers la vieille qui dort.

*Anna Onna, vite éveille-toi, vite lève-toi,  
et va me chercher de l'ellébore noir,  
que je rende la raison à cette créature!*

MILA.

**N**e t'emporte pas, Aligi. Car, si tu  
t'emportes  
aussi contre moi, comment vivrai-je  
jusqu'à ce soir? Sous ton talon  
je ne ramasserai pas mon cœur.

ALIGI.

*A ma maison je ne retournerai  
qu'avec toi, avec toi, fille de Jorio,  
Mila di Codra, mienne par sacrement.*

MILA.

*Et je passerai donc, Aligi, ce même seuil  
où fut posée la croix de cire?  
Et un homme y apparut, qui saignait;  
et alors le fils de cet homme dit :  
« Si le sang est injuste, tu ne peux passer. »  
C'était à midi, la vigile*

*de la Saint-Jean. C'était la moisson.  
La faucille est en paix accrochée à la muraille ;  
le grain repose dans les greniers,  
tandis que la douleur semée lève.*

Cosma s'agitiera dans son sommeil, gémissant.

ALIGI.

*Mais sais-tu qui te conduira par la main ?*

COSMA, criant.

*Ne le déliez pas ! Non, non, ne le déliez pas !*

SCÈNE DEUXIÈME.

Le saint, relevant son visage de dessus ses genoux, ouvrira les bras.

MILA.

*Cosma, Cosma, à quoi rêves-tu ? Dis, à quoi rêves-tu ?*

Cosma s'éveillera et se mettra debout.

ALIGI.

*Qu'est-ce que tu as vu ? Dis, qu'est-ce que tu as vu ?*

COSMA.

*Des épouvantes se sont tournées contre moi.  
J'ai vu... Mais je ne dois pas le dire.  
Tout rêve, qui vient de Dieu, sera  
purgé par le feu avant d'être dit.  
J'ai vu, et certes je parlerai.*

*Mais que je n'use pas indignement du Nom  
de mon Dieu pour juger, quand  
le nuage est encore sur moi.*

ALIGI.

*O Cosma, tu es saint. Durant maintes années  
tu t'es lavé avec des eaux de neige.  
Avec les eaux qui jaillissent des montagnes  
tu t'es désaltéré devant le Ciel.  
Aujourd'hui tu as dormi dans ma caverne,  
sur la toison de la brebis purifiée  
par le soufre pour chasser l'Incube.  
Dans ton sommeil tu as vu des visions.  
Le regard du Seigneur est sur toi.  
Secours-moi de ton entendement.  
Je vais te parler ; et toi, réponds-moi.*

COSMA.

**J**e n'ai pas appris la sagesse,  
jeune homme, et je n'ai pas même  
l'entendement  
qu'a le caillou sur le chemin du pâtre.

ALIGI.

*O Cosma, homme de Dieu, consens à m'écouter.  
Je t'en prie par l'Ange qui est enferme  
dans ce tronc, et qui n'a pas d'oreilles, et qui  
entend !*



COSMA.

*Parle des paroles droites, pâtre ;  
et ta confiance, mets-la, non en moi,  
mais dans la sainte vérité !*

Malde et Anna Onna se réveilleront et se dresseront sur le coude pour écouter.

ALIGI.

*Cosma, ceci est la sainte vérité.  
De la plaine de Pouille je revins à la montagne  
avec mon troupeau, le jour du Corpus Domini.  
Dès que j'eus choisi le lieu du parcage,  
je descendis à la maison pour mes trois jours.  
Et à la maison je trouve ma mère  
qui me dit : « Mon fils, je veux te donner  
une femme. » Je lui dis : « Mère, j'observe  
toujours  
ton commandement. » Elle me dit :  
« Bien ; voici ta femme. » On fait  
les épousailles. La parenté vient  
et accompagne l'épousée jusqu'à la porte.  
Moi, j'étais comme un homme sur l'autre rive  
d'un fleuve, qui voit les choses  
au delà de l'eau, et entre lui et les choses  
voit passer l'eau qui passe éternellement.  
Cosma, ce fut le dimanche. Je n'avais pas  
bu de pavot dans mon vin.  
Et cependant, pourquoi un si grand sommeil  
est-il venu sur mon cœur oublieux ?*

*Je crois que j'ai dormi sept cents ans.  
Le lundi, nous nous levâmes tard.  
Et ma mère rompit son petit pain  
sur la tête de la vierge qui pleura.  
Je ne l'avais pas touchée encore. Et la pa-  
renté  
vint avec les corbeilles du froment.  
Mais moi, muet, j'étais là en grande tristesse,  
comme si j'avais été dans l'ombre de la mort.  
Et voici que soudain entre à la maison,  
toute tremblante, cette créature.  
Les moissonneurs la poursuivaient,  
les chiens ! parce qu'ils voulaient la connaître.  
Et elle nous suppliait de la sauver.  
Et aucun de nous, Cosma, ne bougeait.  
Seule ma plus petite sœur  
court et ose fermer la porte.  
Et voilà que la porte est heurtée  
par ces chiens, avec toutes sortes d'outrages.  
Et contre cette créature s'ouvre  
une bouche de mensonge avec des paroles de  
haine.  
Et la parenté veut la jeter à la meute.  
Et elle, triste, près du foyer,  
implore notre pitié, pour qu'ils ne la déchirent  
pas.  
Mais moi, je la saisis et je la traîne,  
par méchanceté et trahison ; et il me semble  
que je traîne*

mon cœur du temps où j'étais enfant.  
Et elle crie; et moi, sur elle  
je lève mon bâton. Et mes sœurs pleurent.  
Et voilà que derrière elle, Cosma, de ces  
pupilles-ci, je vois l'Ange qui pleure!  
Je le vois, ô saint! L'Ange me regarde  
et pleure, et il se tait. Je tombe à genoux.  
Je demande pardon. Et, pour punir cette  
mienne main, je prends sur le foyer  
un tison ardent. « Non, ne te brûle pas! »  
crie la créature. Et puis elle me dit...  
O Cosma, ô saint, avec des eaux de neige  
tu t'es baptisé aube par aube;  
et toi, vieille, tu connais toutes les herbes  
qui guérissent la chair chrétienne,  
tu sais la vertu de toutes les racines;  
et toi, Malde, avec ta petite fourche  
tu peux découvrir où sont les trésors  
cachés au pied des morts qui sont morts  
depuis cent ans, depuis mille ans, n'est-ce pas?  
et profonde, profonde est la montagne.  
Or je vous demanderai : vous qui sentez  
venir les choses de si loin,  
cette voix, de quelle profondeur lointaine  
est-elle venue et a-t-elle parlé, pour qu'Aligi  
l'ait entendue?  
Répondez-moi, vous! Cette femme m'a dit :  
« Et comment paîtras-tu ton troupeau,  
Aligi, si ta main est malade? »

*Et par cette parole elle m'a cueilli  
mon âme dans la moelle de mes os,  
comme toi, vieille, tu cueilles un simple !*


Mila pleurera silencieusement.

ANNA ONNA.

*Il est une herbe rouge qui s'appelle Glaspis,  
et une autre, blanche, qui s'appelle Eguse,  
et l'une et l'autre croissent distantes ;  
mais leurs racines se retrouvent  
sous la terre obscure et là elles se nouent,  
si fines que ne les découvrirait pas  
Sainte Lucie même. Elles ont le feuillage  
divers,  
mais elles donnent la même fleur, tous les  
sept ans.*

*Et cela est aussi écrit dans les livres.  
Cosma sait les puissances du Seigneur.*

ALIGI.

coute, Cosma. Le sommeil d'oubliance  
avait été envoyé à mon chevet,  
par qui ? La main innocente avait clos  
la porte de salut ; et j'avais vu apparaître  
l'Ange du conseil ; et une parole  
de lèvres s'était faite gage éternel.  
Quelle était donc ma femme, devant  
le bon froment, le pain pur et la fleur ?

COSMA.

*Pâtre Aligi, le peson juste  
et les justes balances appartiennent à Dieu.  
Toi, cependant, demande aussi lumière  
à Celui qui t'a donné assurance;  
pour l'étrangère prends gage de lui.  
Mais celle qui ne fut pas touchée, où est-elle?*

ALIGI.

**T**e partis pour le parc après vêpre,  
la veille de la Saint-Jean. A l'aube,  
je me trouvai au-dessus de Capracinta  
et je m'arrêtai pour attendre le soleil. Et je  
vis

*dans le disque saigner la tête  
du Décollé. Puis je vins au parc,  
je recommençai à paître mon troupeau et à  
souffrir.*

*Et il me semblait que mon sommeil durait  
encore*

*et que le troupeau broutait ma vie.*

*Mon cœur, alors, qui l'a pesé?*

*O Cosma, j'ai d'abord vu l'ombre et ensuite  
la personne, là, sur le seuil.*

*C'était le jour de Saint Théobalde.*

*Cette créature était assise là,*

*sur la pierre; et elle ne put se lever*

*parce qu'elle avait les pieds en sang. Elle dit :*

*« Aligi,*



*me reconnais-tu? » Je dis : « Tu es Mila. »  
Et nous n'avons plus parlé, car nous n'étions  
plus*

*deux. Et ni ce jour nous ne nous souillâmes  
ni jamais depuis. Je te le dis en vérité.*

COSMA.

*Pâtre Aligi, tu as certes allumé  
une lampe pieuse dans ta nuit;  
mais tu l'as mise à la place de cette borne  
antique dressée par tes pères.*

*Cette borne sainte, tu l'as enlevée.*

*Et si ta lampe, à toi, s'éteint?*

*Le conseil dans le cœur de l'homme  
est une eau profonde, et l'homme pieux y puisera.*

ALIGI.



*Je prie Dieu qu'il pose sur nous  
le sceau du sacrement éternel!*

*Vois-tu ce que je fais? Avec mon  
âme dans ma main*

*je travaille ce bois, à la ressemblance  
de l'Ange apparu. J'ai commencé,  
le jour de l'Ascension; pour le Rosaire  
je veux le finir. Or voici mon dessein.*

*Je descendrai avec mon troupeau vers Rome,  
et j'emporterai cet Ange avec moi  
sur une mule. J'irai chez le Saint-Père,  
au nom de Saint Pierre Célestin*

*qui sur le Morrone fit pénitence ;  
je m'en irai chez le Pasteur des pasteurs  
avec cette offrande pour requérir dispense,  
afin que celle qui ne fut pas touchée retourne  
près de sa mère, affranchie du lien,  
et qu'à la mienne je conduise l'étrangère  
qui sait pleurer sans se faire entendre.  
Or je le demande à ta sagesse,  
Cosma : cette grâce me sera-t-elle octroyée ?*

COSMA.

*Toutes les voies de l'homme semblent droites  
à l'homme ; mais le Seigneur pèse les cœurs.  
Hautes, très hautes sont les murailles de la  
Ville,  
et elle a de grandes portes de fer et, tout à  
l'entour,  
de grandes sépultures où croît l'herbe.  
Que ton agneau ne broute pas de cette herbe,  
pâtre Aligi. Interroge ta mère...*

UNE VOIX, criant du dehors.

*Cosma, Cosma, si tu es dans la caverne, sors !*

COSMA.

*Qui m'appelle ? Avez-vous entendu une voix ?*

LA VOIX.

*Sors, Cosma, par le sang de Jésus !  
O chrétiens, faites le signe de la croix.*

COSMA.

*Me voici. Qui m'appelle ? Qui me veut ?*

SCÈNE TROISIÈME.

A la bouche de la caverne apparaîtront deux pâtres vêtus de peaux, tenant ferme entre eux un jeune homme maigre et verdâtre comme une sauterelle, qui aura les bras serrés contre les flancs par plusieurs tours de corde sur son buste demi-nu.

LE PREMIER PATRE.

*O chrétiens, faites le signe de la croix !  
Le Seigneur vous sauve de l'Ennemi !  
Pour vous préserver la bouche, dites un  
Pater.*

Tous les assistants se signeront.

L'AUTRE PATRE.

*Cosma, ce jeune homme est possédé.  
Depuis trois jours les démons sont entrés en lui.  
Et vois, vois comme ils le travaillent !  
Il écume et grince des dents et devient vert.  
Nous l'avons lié avec des cordes  
pour te l'amener. Tu as déjà délivré  
Bartolomeo del Cionco alla Petrarà.  
Homme de miséricorde, celui-ci aussi,  
délivre-le ! Fais qu'ils sortent de lui !  
Chasse-les de son corps, et qu'il guérisse !*


COSMA.

*Quel est son nom et le nom de son père ?*

LE PREMIER PATRE.

*Salvestro di Mattia di Simeone.*

COSMA.

alvestro, veux-tu être guéri ?  
*Aie bon courage, mon enfant. Aie foi.  
 Je te le dis : ne crains rien. Et vous,  
 pourquoi l'avez-vous lié ? Déliez-le.*

L'AUTRE PATRE.

*Cosma, viens avec nous à la chapelle.*

*Là, nous le délierons. Ici, il nous échapperait :*

*il a toujours la frénésie de se rouler  
 et de se précipiter ; et il écume. Viens.*

COSMA.

*J'irai avec Dieu. Aie bon courage, mon fils.*

Les deux pâtres entraîneront le démoniaque. Malde et Anna Onna les suivront un instant, puis s'arrêteront pour regarder : le chercheur de trésors rongé par sa pensée de dessous terre, tenant à la main une branche effeuillée d'olivier qui se terminera par une petite fourche et sera garnie d'une petite boule de cire à l'extrémité la plus robuste ; la vieille aux herbes appuyée sur sa béquille, avec son sac de simples pendant sur son ventre. Bientôt ils disparaîtront

aussi. Du seuil, le saint se tournera vers son hôte.

**N**e m'en vais avec Dieu, pâtre Aligi. Sois récompensé du confort que j'ai eu dans ta retraite. On m'a appelé et j'ai répondu. Avant de prendre la voie nouvelle, considère la loi. Qui pervertit la voie sera brisé. Garde le commandement de ton père. Suis l'enseignement de ta mère. Tiens-les toujours attachés sur ton cœur. Et que Dieu guide ton pied, pour qu'il ne soit pas pris dans les lacets et n'achoppe pas dans le brasier.

ALIGI.

Cosma, as-tu bien entendu ? Je suis pur. Je ne me suis pas souillé, mais j'ai eu foi. As-tu bien entendu les signes que le Dieu très haut a envoyés vers moi ? Je m'adonne à ce qui est juste, et je me mortifie.

COSMA.

Je te le dis : interroge ton sang, avant de conduire avec toi l'étrangère.

UNE VOIX, criant du dehors.

Ne tarde pas, Cosma ! Il va le tuer.



COSMA, s'adressant à Mila.

*Paix à toi, femme. Si le bien est en toi,  
fais qu'il coule de toi comme tes larmes,  
sans qu'on l'entende. Je reviendrai peut-être.*

ALIGI.

*Je m'en vais avec toi, je te suis : car je n'ai  
pas dit tout.*

MILA.

*C'est vrai, Aligi : tu n'as pas dit tout !  
Va sur le chemin et cherche le porte-croix,  
et prie-le de redire là-bas ta parole.*

Le saint s'éloignera à travers les pâturages. De temps à autre, on entendra le chant des pèlerins.



*Aligi, Aligi, nous n'avons pas dit tout !  
Et mieux vaudrait pour moi avoir  
dans la bouche*

*une bonne poignée de poussière ou une pierre  
qui me la ferme. Écoute seulement ceci  
de moi, Aligi. Je ne t'ai pas fait de mal ;  
je ne te ferai pas de mal. Mes pieds sont  
guéris, et ils connaissent la voie.  
L'heure du départ est venue  
pour la fille de Jorio. Ainsi soit-il.*

ALIGI.

*Ni je ne sais ni tu ne sais l'heure qui vient.  
Remets de l'huile dans notre lampe.*

*Prends l'huile de l'outre. Il y en a encore.  
Et attends-moi, tandis que je cours après le  
porte-croix.*

*J'ai bien pensé à ce que je lui dirai.*

Il se retournera pour sortir. La femme, vaincue  
par l'angoisse, le rappellera.

MILA.

*Aligi, mon frère,  
donne-moi ta main.*

ALIGI.

*O Mila, Mila,  
proche est le chemin.*

MILA.

**D**onne-moi ta main  
pour que je la baise :  
seul abreuvement  
qu'à ma soif je laisse.

ALIGI.

**M**a main, j'ai voulu  
la brûler dans l'âtre.  
C'est la triste main  
qui t'a fait outrage.

MILA.

*Il ne m'en souvient plus. Je suis la créature  
qu'un jour, à ton seuil, tu trouvas*

*saignante, assise sur la pierre,  
venue Dieu sait par quelles voies !*

ALIGI.

*Sur ta face jamais les pleurs, ô créature,  
ne se sèchent ; et, quand tu parles,  
à tes cils une larme tremble,  
tremble ; et elle ne tombe pas.*

MILA.



*l s'est fait un profond silence.  
Frère, écoute. Nous sommes seuls  
avec les herbes et les neiges.*

*Le chant s'est tu. Nous sommes seuls.*

ALIGI.

*Tu es telle que ce jour-là,  
Mila, lorsque tu souriais  
des yeux, assise sur la pierre,  
et que tes pauvres pieds saignaient.*

MILA.


*Et toi, tu es l'agenouillé  
qui mit les fleurettes à terre.  
Une femme les ramassa  
et les a dans son scapulaire.*

ALIGI.

*La résonnance de ta voix,  
Mila, me console et m'attriste,  
comme en octobre, quand, le soir,*

*avec les troupeaux on chemine,  
chemine le long de la mer.*

MILA.

heminer avec toi  
par monts et par plages,  
ah ! oui, je voudrais  
que ce fût mon sort !


ALIGI.

*Eh bien, ma compagne,  
sois prête au voyage.  
Long est le chemin,  
mais l'amour est fort.*

MILA.

*Je voudrais passer  
à travers la flamme,  
et que ce passer  
n'eût jamais de fin !*

ALIGI.

ux monts tu viendras  
cueillir les gentianes,  
aux plages cueillir  
les beaux lys marins.

MILA.

*Marcher dans tes pas  
sur mes deux genoux !  
Je voudrais ainsi  
te suivre partout !*

ALIGI.

*Pense aux doux repos,  
quand la nuit arrive.  
Tu auras pour lit  
la menthe et le thym.*

MILA.

*Je n'y pense pas,  
Non. Mais, cette nuit  
encor, laisse-moi  
vivre où tu respires,  
encore une fois  
t'écouter dormir  
et veiller pour toi  
comme font tes chiens!*

ALIGI.

**T***u sais ce qu'on attend, Mila.  
Déjà nous partageons ici  
le pain, le sel. Je veux aussi,  
en sainte union, sous mon toit,  
partager ma couche avec toi  
jusqu'à la mort. Ainsi soit-il.  
Mila, donne-moi tes deux mains!*

MILA.

*Ah! on tremble, on tremble... Tes mains  
sont froides, et tu deviens blanc.  
Où donc s'en va-t-il, tout le sang  
de ton visage qui se perd?*



Elle se dégagera et, avec les mains, elle lui effleurera les joues.

ALIGI.

*Mila, j'entends comme un tonnerre...*

*Tout le mont s'abîme, croulant...*

*Où es-tu, Mila? Tout se perd!*

Il tendra, lui aussi, les mains vers elle, comme un homme qui vacille. Et ils se donneront un baiser. Puis ils tomberont tous les deux à genoux, l'un en face de l'autre.



MILA.

*Aie pitié de nous, Vierge sainte !*

ALIGI.

*Aie pitié de nous, Christ Jésus !*

Il se fera un grand silence.

UNE VOIX RUDE, au dehors.

*On te demande au parc, Aligi,  
Une brebis noire s'est démis la hanche.*

Aligi se relèvera en chancelant, et il ira vers  
l'appel.

*Le chef des bergers te demande. Cours.  
Il dit qu'une femme avec son baqueton  
est là, je ne sais qui, et qu'elle te cherche.*

Aligi tournera la tête en arrière pour regarder  
celle qui est restée à genoux ; et son regard em-  
brassera toutes les choses.

ALIGI, à voix basse.



*la, remets de l'huile dans la lampe,  
qu'elle ne s'éteigne pas. Tu vois qu'elle  
brûle à peine.*

*Prends l'huile de l'outre. Il y en a encore.  
Et attends-moi, pendant que j'irai au parc.  
N'aie pas peur. Dieu pardonne ;  
puisque nous avons tremblé, Marie nous par-  
donne.*

*Remets de l'huile, et prie pour la grâce.*

Il s'éloignera à travers les pâturages.

MILA.

*Vierge sainte, faites-moi cette grâce :  
Que je reste la face à terre,  
ici, glacée, et qu'on me trouve morte,*

*et qu'on m'emporte pour la sépulture.  
 Ce ne fut pas un péché, sous vos yeux.  
 Ce ne fut pas un péché. Vous l'avez permis.  
 Ce ne furent pas les lèvres (vous m'en êtes  
 témoin), ce ne furent pas les lèvres.  
 Je puis mourir sous vos yeux.  
 Je n'ai pas la force de m'en aller, ô Marie.  
 Et vivre avec lui, Mila ne le peut!  
 Mère clémentine, je ne fus pas mauvaise.  
 Je fus une fontaine piétinée. Et trop  
 de honte m'a été faite à la face du Ciel.  
 Mais qui m'ôta de la mémoire  
 ma honte, sinon vous, Marie?  
 Je naquis de nouveau quand naquit l'amour.  
 Vous l'avez voulu, Vierge fidèle.  
 Toutes les veines de cet autre sang  
 viennent de loin, de loin,  
 du fond de la terre où repose  
 celle qui m'allaita (faites qu'elle aussi  
 me voie maintenant!), de la plus lointaine  
 innocence. O Marie, vous le voyez.  
 Ce ne furent pas les lèvres; tout à l'heure  
 (vous m'en êtes  
 témoin) ce ne furent pas les lèvres.  
 Et, si j'ai tremblé, qu'en mon trépas j'em-  
 porte  
 avec moi ce tremblement dans mes os!  
 Je me ferme les yeux moi-même, avec mes  
 doigts.*

Avec les doigts de chaque main elle pressera ses paupières; et elle courbera jusqu'à terre son visage.

*Je sens la mort, je la sens près de moi.  
Le tremblement grandit, et le cœur bat plus fort.*

Elle se redressera impétueusement.

*Ah! malheureuse! Ce qui m'a été dit,  
je ne l'ai pas fait; et il me l'a dit trois fois :  
« Remets de l'huile... » Et voici que la lampe  
s'éteint!*

Elle courra vers l'outre pendue à une solive, tout en surveillant de l'œil la petite flamme tremblante devant l'image et en tâchant de l'entretenir par la prière murmurée.

*Ave Maria, gratia plena, Dominus tecum...*

Elle décrochera l'outre qui restera flasque entre ses mains. Elle cherchera la bouteille pour y verser l'huile; mais elle ne pourra tirer de l'outre pressée que quelques gouttes.



*lle est vide! Elle est vide! O Vierge,  
trois gouttes  
qui me soient saintes pour l'Ex-  
trême Onction,  
deux pour les mains, l'autre pour la bouche,  
et toutes les trois sur mon âme!*

*Mais, si je suis encore vivante quand il re-  
viendra,  
que lui dirai-je, Mère, que lui dirai-je?  
Certainement, avant de me voir, il verra  
que la lampe est éteinte. Et, si l'amour  
ne m'a point valu de la tenir allumée, Mère,  
que vaudra pour lui mon amour ?*

Elle exprimera encore une fois l'outre, cher-  
chera dans une besace, renversera les cruches  
sens dessus dessous, en murmurant la prière.



*aites qu'elle brûle pour vous, Mère  
immaculée,  
encore un peu, encore autant  
que dure un Ave Maria, que dure un Salve  
regina, Mère de miséricorde !*

Dans sa recherche inquiète elle ira vers le  
seuil, entendra un pas, apercevra une ombre.  
Et elle se mettra à appeler, criant.

*O femme, femme bonne, chrétienne,  
approche-toi, que Dieu te bénisse !  
Approche-toi : c'est peut-être Dieu qui t'envoie.  
Que portes-tu dans ton baqueton ? As-tu un  
peu  
d'huile ? Par charité, donne-m'en un peu !  
Puis entre et choisis, et prends ce que tu vou-  
dras :  
cuillers, mortiers, quenouilles, fuseaux, tout !*



*J'en ai besoin pour Notre Dame,  
pour remettre de l'huile dans sa lampe,  
qu'elle ne s'éteigne pas : car, si elle s'éteint,  
je ne vois plus la route du Paradis.  
M'entends-tu, chrétienne ? Me la veux-tu  
faire, cette charité d'amour ?*

La femme apparaîtra sur le seuil, le visage voilé d'un mantel noir ; elle enlèvera de sa tête le baqueton de bois, sans mot dire, et le déposera à terre ; elle ôtera de dessus le linge, cherchera dedans, prendra une burette pleine d'huile et la présentera à Mila di Codra.

*Ah ! bénie, bénie sois-tu ! Dieu  
te récompensera sur la terre et dans le Ciel.  
Tu en as, tu en as ! Tu es vêtue de deuil ;  
mais la Madone t'accordera  
de revoir la face de ton mort,  
pour cette charité que tu me fais.*

Elle prendra la burette et se retournera avec anxiété pour courir à la lampe moribonde.

*Ah ! perte sur moi ! Elle s'est éteinte !*

La burette lui échappera des mains et se brisera sur le sol. Elle demeurera immobile quelques instants, saisie par l'horreur des présages. La femme voilée, d'un geste rapide et muet, se penchera vers l'huile répandue, la touchera avec les doigts de sa main droite, et elle se signera.

SCÈNE QUATRIÈME.

MILA regardera cette femme avec une tristesse grave, et sa résignation désespérée lui fera la voix sourde et lente.

MILA.



*ardon, passante de Christ.*

*Ta charité ne m'a servi de rien.*

*L'huile est repandue et la burette est cassée. Le mauvais sort est sur moi.*

*Dis-moi ce que tu veux. Ces choses*

*Ont été travaillées par le pâtre.*

*Une quenouille neuve avec son fuseau,*

*la veux-tu? Veux-tu un mortier et un pilon?*

*Dis, toi : car, moi, je ne sais plus.*

*Désormais, je suis dans le monde d'en bas.*

LA FEMME VOILÉE, d'une voix tremblante.

*Fille de Jorio, je suis venue pour toi*

*et je t'ai apporté ce baqueton*

*afin d'obtenir une grâce.*

MILA.

*Ah! voix du ciel, dans le profond*

*de mon cœur toujours entendue!*

LA FEMME VOILÉE.

*C'est pour toi que je suis venue de l'Acquanova.*

MILA.

*Ornella! Tu es Ornella!*

Ornella se découvrira le visage.

ORNELLA.

*Oui, je suis la sœur d'Aligi,  
je suis la fille de Lazaro.*

MILA.

**T**e baise humblement tes pieds  
qui t'ont portée vers moi  
pour que je revise ton visage  
à l'heure de l'angoisse mortelle.  
A la pitié tu fus la première,  
et tu es maintenant la dernière, Ornella!

ORNELLA.

*Si je fus la première, la pénitence  
que j'en ai faite est grande. Je te le dis  
en vérité, Mila di Codra.  
Et ma pénitence dure encore.*

MILA.

*Elle tremble, ta voix si douce.  
Lorsque dans la plaie le couteau tremble,  
il fait plus de mal, ah! combien plus de mal.  
Et toi, tu n'en sais rien, jeunesse.*

ORNELLA.

*Si tu savais quelle est ma douleur!  
Si tu savais tout le mal que tu as rendu  
pour ce peu de bien que j'ai fait!  
J'arrive de ma maison désolée,  
où l'on pleure et où l'on dépérit.*

MILA.

*Pourquoi es-tu vêtue de deuil ?  
Qui t'est mort ? Tu ne réponds pas.  
C'est... peut-être... ta belle-sœur ?*

ORNELLA.

*Ah ! celle-là, tu la voudrais morte !*

MILA.

*Non, non. Dieu me voit. J'ai eu peur,  
j'ai eu grand'peur, en dedans.  
Dis-moi, dis-moi. Qui donc ? Réponds,  
au nom de Dieu et par ton âme !*

ORNELLA.

**P**ersonne encor ne nous est mort ;  
mais tous nous portons le deuil  
de l'aimé qui voulut partir à la  
montagne  
pour la ruine de sa vie.  
Cependant, si tu la voyais,  
la pauvre, si tu voyais ma mère,  
un tremblement te prendrait. Pour nous  
l'été est venu noir, l'automne  
est venu empoisonné :  
car l'an bissextile ne pouvait  
nous être plus amer. Et toutefois,  
quand je fermai la porte et voulus te sauver,  
pour la ruine de ma vie,  
tu ne semblais pas alors impitoyable,

toi qui implorais la pitié.  
 Et tu me demandas mon nom,  
 voulant me nommer avec louange.  
 Et mon nom est couvert d'opprobre  
 matin et soir dans ma maison ;  
 et je suis réprouvée et chassée  
 à l'écart, et chacun me crie :  
 « La voilà donc, la voilà, celle  
 qui mit la barre à la porte  
 pour que demeurât chez nous  
 le malheur tapi au foyer. »  
 Et je n'en peux plus. Et je dis :  
 « Tirez plutôt  
 vos couteaux et me mettez  
 en pièces. » Telle est ma récompense,  
 Mila di Codra !

MILA.



Il est juste, il est juste que, toi,  
 tu me frappes ; il est juste que, toi,  
 tu m'abreuves de cette amertume  
 et accompagnes de cette peine  
 ma faute dans le monde d'en bas.  
 Peut-être que pour moi la pierre et la paille  
 et les sarments et le bois insensible  
 parleront, et que l'Ange muet  
 qui pour ton frère vit dans cette souche  
 et que la Vierge sans sa lampe  
 parleront ; mais moi, je ne parlerai pas.



ORNELLA.



*créature, il me semble qu'à présent,  
tu es vêtue de ton âme  
et que je puis la toucher avec ma main.*

*Or comment se fait-il que tu jettes  
tant de mal à la gent de Dieu ?*

*Si tu voyais notre Vienda,  
tu tremblerais toute. Sa peau  
est près de se fendre sur ses os, de sécheresse,  
et dans sa bouche ses gencives  
sont plus blanches que ses dents.*

*Et, comme tombait la première  
pluie, samedi, mère nous dit  
en pleurant : « Voyez, voyez ; elle s'en va,  
elle plie sous la froidure et se défait. »  
Mais notre père, lui, ne pleure pas ; il mâche  
son fiel, sans dire mot.*

*Sa blessure s'envenima.*

*L'érysipèle malin le prit  
(Saint Césaire et Saint Roch nous protègent !)  
et, dans l'enflure, lui laissa  
la bouche pour aboyer jour et nuit.*

*Toute sa tête n'était qu'un feu sombre ;  
et, dans sa rage, il poussait  
de grands blasphèmes, à ébranler la maison ;  
et nous avions peur... Tu claques  
des dents, créature. As-tu la fièvre,  
pour être ainsi transie de frissons ?*

MILA.

*Toujours, à la tombée du soleil,  
le froid m'entre dans les os : car je ne suis  
pas habituée au soir des montagnes.  
A cette heure on allume les feux.  
Mais parle, parle sans pitié.*

ORNELLA.

**H***ier, par un mot, j'ai compris  
qu'il s'était mis dans l'esprit  
de monter ici, jusqu'aux parcs.*

*Je ne l'ai pas vu revenir  
hier soir, et mon sang s'est figé.  
Alors j'ai préparé ce baqueton  
avec mes sœurs qui m'aidaient ;  
car nous sommes trois, nées de même mère,  
toutes les trois marquées pour la douleur.  
Et cette nuit j'ai quitté l'Acquanova,  
j'ai passé le fleuve au bac  
et j'ai gagné la montagne...  
Ah ! créature de Christ, ta peine  
me fait mal. Que puis-je pour toi ?  
Tu trembles encor plus terriblement  
que quand tu étais près du foyer  
et que les moissonneurs faisaient rage.*

MILA.

*Et tu l'as rencontré ? Tu sais  
qu'il est venu jusqu'aux parcs ?  
Tu en es sûre, Ornella, tu en es sûre ?*

ORNELLA.

*Je ne l'ai pas revu et je ne sais pas  
s'il est parti pour la montagne.  
Je sais qu'il avait aussi affaire  
au Gionco. Peut-être ne viendra-t-il point.  
N'aie pas peur. Mais écoute-moi,  
écoute-moi. Pour sauver  
ton âme, Mila di Codra,  
repens-toi et éloigne  
de nous ce maléfice.  
Rends-nous Aligi, et va-t'en avec Dieu.  
Et puisse Dieu avoir pitié de toi!*

MILA.



*œur d'Aligi, je suis toujours  
contente de t'obéir.  
Il est juste que tu me frappes,  
moi femme mauvaise, moi fille  
de sorcier, chienne impudente,  
qui ai imploré la charité  
de la voyageuse de Christ  
pour qu'elle me donne un peu d'huile  
afin de nourrir une lampe sainte!  
Peut-être que derrière moi l'Ange pleure  
de nouveau; et peut-être que pour moi  
les pierres parleront; mais moi,  
je ne parlerai pas. Seulement, pour ce nom  
de sœur, je te dis (et, si je ne dis pas vrai,  
puisse en cet instant se dresser*

du tombeau ma mère chérie,  
 et me prendre par les cheveux et me jeter  
 contre la terre noire et porter  
 témoignage contre sa fille menteuse!)  
 seulement je te dis : Je suis sans  
 péché envers ton frère.  
 Devant la couche de ton frère  
 je suis pure. Je te le dis.

ORNELLA.

Dieu puissant, tu as fait ce miracle!

MILA.


**E**t tel est l'amour de Mila,  
 tel est mon amour, jeune fille.  
 Je ne parlerai pas davantage.  
 Je suis contente de t'obéir.  
 Elle sait ses voies, la fille de Jorio,  
 et déjà son âme s'était mise  
 en route avant que tu  
 vinsses l'appeler, ô innocente.  
 Et ne te défie pas, sœur d'Aligi;  
 car tu n'en as pas de raison.

ORNELLA.

Ma foi est plus ferme que pierre.  
 Entre tes cils j'ai vu  
 la vérité. Le reste est nuit.  
 Et, moi pauvrete, je m'y perds.  
 C'est pourquoi je baiserais tes pieds

*qui connaissent les voies, humblement.  
 Je t'accompagnerai dans ton voyage  
 avec ma compassion secrète;  
 je prierai pour que te soient comptés  
 tous tes pas et qu'à chacun d'eux  
 te soit allégée ta douleur.  
 Et la peine que nous avons soufferte,  
 je ne la mettrai plus sur toi.  
 Je ne jugerai pas le malheur.  
 Je ne jugerai pas ton amour.  
 Puisque envers mon frère  
 tu es sans péché, en mon cœur  
 je t'appellerai ma sœur,  
 ma sœur perdue; et je veux  
 te voir quelquefois dans les rêves de l'aube.*

MILA.


*h! plutôt à Dieu que je fusse déjà  
 couchée sur la terre noire, les yeux  
 déjà clos, et que ces paroles  
 fussent les dernières par moi  
 entendues en promesse de paix!*

ORNELLA.

*C'est pour ta vie que j'ai parlé.  
 Et je t'ai apporté le réconfort,  
 afin qu'au moins dans ta première étape  
 tu ne manques pas d'un peu de viatique.  
 C'est pour toi que j'ai préparé ce baqueton*



*avec le manger et le boire (maintenant, l'huile est renversée!); mais, si je n'y ai pas mis une fleur, pardonne-moi : je ne savais pas...*

MILA.

*Une fleur bleue, l'aconit,  
Que ne l'as-tu mise dans le baqueton !  
Et que n'y as-tu mis pour moi le linceul  
fait avec la toile tissée  
sur ce métier que j'ai vu  
entre le foyer et la porte !*

ORNELLA.

*Mila, attends ton heure du Christ.  
Où est mon frère ? Tantôt  
il n'était pas au parc. Où est-il ?*

MILA.

*Il reviendra certainement avant la nuit.  
Il faut que je me hâte ; il le faut.*

ORNELLA.

**T***u ne veux pas le revoir ? lui parler ?  
Où iras-tu, cette nuit ? Reste ;  
et moi aussi je resterai dans cet abri,  
et en face de la douleur nous serons  
trois. Puis, à l'aube, tu t'en iras  
par ta voie, nous par la nôtre.*

MILA.

*Déjà les nuits sont longues. Il faut*

*que je me hâte. Tu ne sais pas.  
 Je te le dis : de lui aussi j'ai eu  
 le viatique, qui ne peut se donner  
 deux fois. Adieu. Va-t'en à sa rencontre,  
 cherche-le. Maintenant, il doit être au parc.  
 Retiens-le; raconte-lui  
 ce qu'on souffre là-bas.  
 Et qu'il ne me suive point! Mais ma voie  
 sera cachée. Bénie sois-tu,  
 toujours bénie! Sois douce  
 à sa douleur comme tu le fus à la mienne.  
 Adieu, Ornella, Ornella, Ornella!*

En parlant ainsi, elle se retirera peu à peu vers l'ombre du fond, tandis que la jeune fille, suffoquée par les sanglots, s'éloignera en fuyant. Sur le seuil reparaitra la vieille aux herbes. On entendra encore, mais de plus en plus faible, le chant des pèlerins descendant le sentier.

SCÈNE CINQUIÈME.

ANNA ONNA entrera clopin-clopant, appuyée sur sa béquille, avec son sac de simples pendu sur le ventre.

ANNA ONNA, essoufflée.

*Il l'a délivré, femme de la plaine,  
 il l'a délivré! De dedans  
 le corps du possédé il a chassé*

*les démons ! Cosma est un saint.  
Le jeune homme a poussé un grand cri  
de taureau et il est tombé tout d'un coup,  
comme si sa poitrine  
éclatait. Ne l'as-tu pas entendu  
d'ici ? Maintenant il dort sur l'herbe ;  
il dort profondément, et les pâtres  
sont autour de lui à le regarder.  
Viens, toi aussi, viens le voir.  
Mais où es-tu ? Je ne t'avise guère.*


MILA.

*Anna Onna, fais-moi dormir !  
Bonne vieille, je te donne ce baqueton  
qui est plein de manger et de boire...*

ANNA ONNA.

*Qui était celle qui fuyait ?  
Est-ce qu'elle t'a dérobé ton cœur dans ta  
poitrine,  
pour que tu l'appelles ainsi ?*

MILA.

 *ieille, écoute. Je te donne ce baqueton  
plein, qui est là, posé à terre,  
si, pour me faire dormir, tu me donnes  
de ces graines noires que tu sais...  
de jusquiame... Et puis va, mange et bois.*

ANNA ONNA.

*Je n'en ai plus, je n'en ai plus dans mon sac.*

MILA.

*En outre, cette peau de brebis  
où tu as dormi aujourd'hui, je te la donne ;  
et toi, donne-moi de ces baies  
rouges que tu sais... des baies d'if...  
Et puis va, rassasie-toi, gorge-toi.*

ANNA ONNA.

*Je n'en ai plus, je n'en ai plus dans mon sac.  
Doucement, femme de la plaine ;  
doucement, avec le temps.  
Penses-y un jour, un mois et une année.*

MILA.

*Et en outre, bonne vieille, je te donne  
un foulard teint en garance  
et trois brasses de drap de laine,  
si tu me donnes de ces racines  
que tu vends aux pâtres, de celles  
qui tuent subitement les loups...  
les barbes de l'herbe louvière...  
Et puis va, et refais-toi les os.*

ANNA ONNA.

*Je n'en ai plus, je n'en ai plus dans mon sac.  
Doucement, femme de la plaine,  
doucement, avec le temps.  
Qui bien endure, mieux profite.  
Penses-y un jour, un mois et une année.  
Par les herbes de Mère Montagne*

*on guérit tout mal, du corps et de l'âme.*

MILÁ.

**T***u ne veux pas? Eh bien, je te  
l'arrache, ton sac, et j'y fouille;  
et ce qu'il me faut, je le prends.*

Elle essaiera d'arracher le sac à la vieille chancelante.

ANNA ONNA.

*Non, non! Tu me voles, moi une vieille!  
Tu me fais violence! Le berger  
me crèvera les yeux, m'écharpera...*

On entendra un pas, et l'ombre d'un homme apparaîtra au seuil de la caverne.

*Ah! c'est toi, Aligi? c'est toi?  
Regarde ce qu'elle fait, cette forcenée!*

SCÈNE SIXIÈME.

MILA DI CODRA laissera tomber le sac arraché à la vieille; et elle regardera l'homme survenu, haut dans le champ de la clarté. Mais, le reconnaissant, elle jettera un cri et se réfugiera dans l'ombre du fond. Alors LAZARO DI ROIO entrera, silencieux, portant au bras une corde enroulée, comme un bouvier qui vient de dételer son bœuf. On entendra résonner sur la pierre la béquille d'ANNA ONNA se hâtant de se mettre en sûreté.



LAZARO DI ROIO.

*Femme, n'aie pas peur.  
Lazaro di Roio est venu,  
mais sans apporter sa faucille :  
car à la peine du talion  
il ne veut pas te soumettre.  
On lui a tiré plus d'une once  
de sang, dans le champ de Mispa; et tu sais  
la cause et la fin de la querelle.  
Que tu lui rendes once pour once,  
il ne le prétend pas, quoiqu'il sente  
à sa tête la brûlure de la cicatrice.*

**H***ume noire et feuille d'olivier,  
huile forte et suie de foyer,  
après trois Ave à Noël,  
matin et soir, soir et matin  
oignez-en la peau du chrétien  
pour le chien d'érysipèle.*

Il rira d'un rire bref et dur.

*Et, de là où il était couché, il entendait  
pleurer et geindre les femmes,  
non pour lui, mais pour le pâtre  
ensorcelé par la louve  
sur la montagne lointaine.  
Certes, femme, tu as mal choisi.  
Mais mon sang s'est refait,  
et pas n'est besoin que j'en dise davantage :  
car déjà ma langue se resèche,*

*et c'est toujours pour la même raison.  
 Donc, tu viendras avec moi sans plus  
 de discours, fille de Jorio.  
 J'ai là, dehors, l'ânesse et le bât  
 et aussi une corde de chanvre  
 et une de sparte, Dieu merci.*

Mila restera immobile, adossée à la roche, sans répondre.



*s-tu entendu, Mila di Codra?  
 Ou es-tu devenue sourde et muette?  
 Or je te le dis amicalement :  
 je sais bien ce qui s'est passé, l'autre fois,  
 avec les moissonneurs de Norca.  
 Mais, si tu comptes user contre moi  
 des mêmes défenses, tu te trompes.  
 Il n'y a ici ni foyer ni  
 parenté, et Saint Jean  
 n'y sonne pas la cloche de salut.  
 Je fais trois pas et je te prends.  
 Et j'ai avec moi deux bons compères.  
 Donc, je te le dis amicalement :  
 mieux vaut pour toi faire de bon gré  
 ce à quoi la nécessité te contraint.*

MILA.

*Que veux-tu de moi? Tu es survenu  
 quand la mort était là,  
 et elle s'est mise de côté pour te laisser  
 entrer; mais pourtant elle est là encore.*

*Ramasse ce sac. Il y a dedans  
des racines pour tuer dix loups.  
Et attache-le à ma mâchoire  
toi-même, et à pleine bouche  
j'y mangerai — tu verras! —  
comme la jument qui triture  
son avoine. Et moi aussi, ensuite,  
ramasse-moi froide, et sur le bât  
pose-moi en travers, liée  
avec tes cordes, et emmène-moi dans la vallée  
sur ton ânesse, devant le bailli,  
et dis : « Voici la bête  
malfaisante ! » Et qu'on brûle mon corps,  
et que tes femmes viennent voir  
et se réjouissent. Peut-être  
que l'une d'elles avancera la main  
dans les flammes sans se brûler,  
pour en retirer mon cœur.*

A la première invitation, Lazaro aura ramassé le sac des simples et en aura examiné le contenu. Il le rejettera derrière lui avec méfiance et dédain.

LAZARO.



*H, ah! tu veux me tendre un piège.  
Qui sait à quel guet-apens tu m'at-  
tires?*

*Dans ta voix je sens l'embûche.  
Mais je te prendrai avec mon nœud.*

Il fera un nœud à sa corde.

*Ni morte ni froide ne te veut  
Lazaro, grâce au Ciel!  
Ce qu'il veut, Mila di Codra,  
c'est faire avec toi la vendange, cet octobre.  
Il a déjà préparé ses cuveaux.  
Ce que Lazaro veut, c'est presser avec toi  
le raisin et se saouler de vin doux.*

Il s'avancera vers la femme, riant d'un air sinistre. Elle se tiendra prête à se dérober par la fuite. L'homme la poursuivra. Elle bondira de-ci de-là, mais sans réussir à s'échapper.

MILA.

*Ne me touche pas ! Aie honte !  
Ton fils est derrière toi.*

#### SCÈNE SEPTIÈME.

ALIGI apparaîtra sur le seuil. En apercevant son père, il perdra toute couleur de vie. LAZARO s'arrêtera et se tournera vers lui. Le père et le fils se regarderont fixement.

LAZARO.

*Qu'y a-t-il, Aligi ? Qu'y a-t-il ?*

ALIGI.

*Père, comment se fait-il que vous soyez venu ?*

LAZARO.

*On t'a donc sucé le sang, pour que tu sois  
ainsi blême ? Tu coules*

*comme le petit-lait de l'éclisse,  
berger, dans ton épouvante.*

ALIGI.

*Père, que voulez-vous faire ?*

LAZARO.

*Ce que je veux faire ? M'adresser  
une question, tu n'en as pas le droit.  
Mais je consens à te dire que je veux prendre  
la brebis galeuse dans ce nœud  
et l'emmener où bon me semble.  
Ensuite je jugerai le berger.*

ALIGI.

*Père, vous ne ferez point cela.*

LAZARO.

**C***omment as-tu la hardiesse de lever  
sur moi le visage ? Prends garde  
que je ne te le rougisse tout à coup.  
Va et retourne au parc, et restes-y  
avec ton troupeau dans la clôture  
jusqu'à ce que je vienne te chercher.  
Sur ta vie, obéis !*

ALIGI.

*Père, le Seigneur me préserve  
de ne vous rendre pas obéissance !  
Et vous, jugez, vous en avez le pouvoir,  
jugez votre fils. Mais cette créature,  
laissez-la en paix,*



*laissez-la pleurer seule.  
Ne l'offensez pas. C'est péché.*

LAZARO.



*h ! innocent de Dieu !*

*De quelle sainte parles-tu ?*

*Ne vois-tu pas (les yeux te seraient-ils tombés ?)*

*ne vois-tu pas qu'elle a sous  
les paupières et autour du cou  
les sept péchés mortels ?*

*Certes, quand tes moutons la voient,  
ils la cossent. Et toi,*

*tu as peur que je ne l'offense !*

*Mais je te dis, moi, que les ornières  
de la grande route sont beaucoup moins  
battues que les hontes de cette femme.*

ALIGI.

*Si ce n'était pour moi un péché envers Dieu,  
si ce n'était pour moi un méfait envers  
l'homme,*

*père, je vous répondrais  
que vous en avez menti par la gorge.*

*Il fera quelques pas obliques et s'interposera  
entre son père et la femme, couvrant celle-ci de  
sa personne.*

LAZARO.

*Que dis-tu ? Puisse ta langue se sécher !*

*Mets-toi à genoux et demande  
pardon, la face contre terre ;  
et n'aie plus l'audace de te lever  
devant moi, mais va-t'en  
à quatre pattes et reste avec les chiens.*

ALIGI.

*Le Seigneur soit juge, père ;  
mais cette créature, je ne peux  
l'abandonner à votre courroux,  
tant que je vis. Le Seigneur soit juge.*


LAZARO.

*Ton juge, c'est moi. Que te suis-je,  
par ton sang ?*

ALIGI.

*Vous êtes mon père que j'aime.*

LAZARO.

 *e suis ton père, et de toi  
je peux faire ce qu'il me plaît ;  
car tu es pour moi comme le bœuf  
de mon étable, comme le hoyau  
et la bêche. Et quand même je voudrais  
te passer dessus avec la herse, te rompre  
l'échine, oui-da, c'est bel et bien fait.  
Et si j'avais besoin pour mon couteau  
d'un manche et que je me le fisse  
avec l'os de ta jambe, oui-da, c'est bel et bien  
fait :*

*car je suis le père et tu es le fils,  
entends-tu? Et à moi est donnée sur toi  
la toute-puissance, depuis les siècles  
des siècles, au-dessus de toutes les lois.  
Et comme je fus à mon père,  
ainsi tu es à moi, jusque dans la fosse.  
Entends-tu? Et, si cela t'est tombé  
de la cervelle, je te le remets  
en mémoire. Agenouille-toi, et baise  
la terre, et sors à quatre pattes,  
et va-t'en sans te retourner en arrière!*

ALIGI.

*Passez-moi dessus avec la herse,  
mais ne touchez pas cette femme.*

Lazaro s'approchera de lui, sans plus contenir sa fureur; et, levant la corde, il l'en frappera sur l'épaule.

LAZARO.

*A bas, à bas, chien! Plus vite! Par terre!*

'Aligi tombera sur les genoux.

ALIGI.



*ici, mon père : je m'agenouille  
devant vous, je baise la terre.  
Et au nom du Dieu vivant et vrai,  
par mon premier pleur d'alors  
que je vous naquis, d'alors que vous me prîtes  
non encore enveloppé de langes*

*entre vos mains et m'élevâtes  
vers la Sainte Face de Christ,  
je vous en prie, je vous en prie, mon père :  
ne piétinez pas ainsi  
le cœur de votre fils misérable,  
ne lui faites pas cet affront. Je vous en prie :  
ne lui ôtez pas sa lumière,  
ne le livre pas à la griffe  
de l'Ennemi qui rôde aux alentours !  
Je vous en prie par l'Ange muet  
qui voit et qui entend dans cette souche !*

LAZARO.

*Va-t'en, va-t'en ! Hors d'ici !  
Et plus tard je te jugerai.  
Hors d'ici, te dis-je. Hors d'ici.*

Il le frappera cruellement avec la corde. Aligi se relèvera tout tremblant.

ALIGI.

**S***e Seigneur soit juge, et qu'il juge  
entre vous et moi, et qu'il voie, et  
qu'il me rende  
justice. Mais moi, sur vous  
je ne mettrai pas la main.*

LAZARO.

*Maudit ! Je te passe le nœud coulant...*

Il jettera le nœud pour lui prendre la tête ; mais Aligi esquivera la prise, saisira la corde et l'ar-

rachera des mains de son père par une brusque secousse.

ALICE.

*Seigneur Christ, viens-moi en aide,  
que je ne mette pas la main sur lui,  
que je ne fasse pas cette insulte à mon père !*

Furieux, Lazaro courra au seuil, appelant.

LAZARO.

*O Ienne, ô toi, Femo, venez,  
venez le voir, celui-là ; venez voir  
ce qu'il fait (que l'aspic le tue !).  
Apportez les cordes. Il est  
possédé, sûrement. Il menace son père !*

Accourront deux bouviers membrus, apportant les cordes.

**I**l s'est rebellé, le maudit !  
Maudit dès le ventre de sa mère,  
et pour toute sa vie et par delà !

*L'esprit malin est entré en lui.*

*Regardez-le : il n'a plus de sang  
à la face. O Ienne, empoigne-le.*

*O Femo, toi qui as la corde, attache-le.*

*Attache-le et jette-le dehors :*

*car, moi, je ne veux pas me souiller.*

*Et courez chercher quelqu'un  
qui lui apporte l'exorcisme.*



Les deux bouviers se jeteront sur Aligi pour le terrasser.

ALIGI.

**I**rères en Dieu, ne me faites pas cela !  
 Ne perds pas ton âme,  
 Ienne. Je te reconnais. Il me souvient  
 de toi, quand j'étais enfant,  
 et que je vins cueillir les olives  
 dans ton olivaie, Ienne dell'Eta.  
 Il m'en souvient. Ne me fais pas cette injure,  
 ne m'outrage pas ainsi !

Les bouviers le tiendront serré et s'efforceront de lui lier les membres, l'entraînant tandis qu'il se débattrait.

*Ah ! chien ! Que la peste t'étrangle !  
 Non, non, non ! Mila, Mila, cours,  
 prends un outil, là, et donne. Mila ! Mila !*

On entendra encore sa voix rauque et désespérée, tandis que Lazaro barrera le passage à Mila.

MILA.

*Aligi, Aligi ! Dieu te protège !  
 Dieu te venge ! Ne désespère pas.  
 La force me manque, la force te manque.  
 Mais, tant que mon souffle sera dans ma  
 bouche,*

*je suis à toi, je suis pour toi !  
Sois fort, mon frère. Dieu te protège !*

## SCÈNE HUITIÈME.

MILA sera debout, les yeux fixés vers le dehors, l'oreille tendue pour saisir les voix. Pendant cette pause brève, LAZARO scrutera la caverne insidieusement. On entendra dans le lointain le chant d'une autre procession passant sur le sentier.

LAZARO.

**M**aintenant, femme, tu as vu  
que le maître, c'est moi. Je commande.  
Tu es restée seule avec moi.

*Il commence à faire soir, et céans  
il est déjà presque nuit.  
N'aie pas peur, Mila di Codra,  
pas même de ma cicatrice,  
si tu la vois enflammée : car j'y sens  
battre encore la fièvre...  
Approche-toi. Tu me sembles maigrie.  
Dans le gîte du berger  
tu n'as pas eu, certes, la grasse  
pâturage. De moi tu pourrais  
l'avoir, si tu le voulais,  
dans la plaine : car Lazaro  
di Roio est un fermier bien pourvu...*

*Mais que regardes-tu par là ? Qu'est-ce que tu attends ?*

MILA.

*Je n'attends rien. Il ne vient personne.*

Elle guettera, dans l'espérance de voir apparaître Ornella qui la sauverait. Elle essayera, en dissimulant et en gagnant du temps, de tromper cet homme.

LAZARO.

*Tu es seule avec moi.  
N'aie pas peur. T'es-tu décidée ?*

MILA, lentement.

*J'y pense, Lazaro di Roio,  
j'y pense, à ce que tu me promets...  
J'y pense. Mais quelle est ma garantie ?*

LAZARO.

*Ne t'écarte pas. Je tiendrai  
ce que je promets, te dis-je,  
si Dieu me favorise. Viens ici.*

MILA.

*Et Candia della Leonessa ?*

LAZARO.

*Qu'elle bave une salive amère et qu'elle  
en mouille le fil de chanvre et qu'elle torde.*

MILA.

*Et les trois filles que tu as dans ta maison, et ta bru? Je n'ai pas confiance.*

LAZARO.

*Viens ici. Ne t'écarte pas. Ici, écoute. J'ai vingt ducats cousus dans cette peau. Les veux-tu?*

Il palpera le bord de sa casaque de peau de chèvre. Puis il s'en dévêtra et la jettera aux pieds de la femme.

*Tiens! Ne les entends-tu pas qui sonnent? Ce sont vingt ducats d'argent.*

MILA.

*Je veux voir, d'abord; je veux d'abord compter, Lazaro di Roio. Je vais prendre les ciseaux et découdre.*

LAZARO.

**M**ais que regardes-tu? Ah! louve, tu es sûrement à me préparer quelque traquenard, et tu crois que je me laisserai amuser.

Il l'assaillira pour la prendre. La femme lui échappera dans l'ombre et se réfugiera près du tronc de noyer.



MILA.

*Non, non, non ! Laisse-moi ! Laisse-moi !  
Ne me touche pas ! La voici qui vient, la  
voici qui vient,  
ta fille... Voici Ornella qui vient !*

Elle se cramponnera éperdument à l'Ange, pour résister à la violence.

*Non, non ! Ornella, Ornella, au secours !*

Soudain, à la bouche de la caverne, Aligi apparaîtra, délié. Il verra le groupe dans l'ombre. Il se précipitera contre son père. Il apercevra sur le tronc la lueur de la hache qui y sera plantée encore. Il la brandira, aveugle d'horreur.

ALIGI.

*Lâche-la, sur ta vie !*



Il frappera son père mortellement. Ornella, survenue, se penchera pour reconnaître dans l'ombre le corps tombé par terre au pied de l'Ange. Elle jettera un grand cri.

ORNELLA.

*Ah! Et c'est moi qui t'ai délié!*





ACTE

ROISIEME







**O**n verra une aire vaste; et, dans le fond, un chêne vénérable par la vieillesse; et, derrière le tronc du chêne, la campagne limitée par les monts, sillonnée par le fleuve. A gauche, on verra la maison de Lazaro, la porte ouverte, le porche encombré d'instruments rustiques; à droite, le fenil, le moulin à olives, le pailler.


#### SCÈNE PREMIÈRE.

Le cadavre de LAZARO sera couché dans la maison, sur le sol nu, la tête appuyée à un fagot de sarments, selon la coutume. Et les PLEUREUSES seront autour de lui, agenouillées. L'une d'elles entonnera, les autres vociféreront en chœur; et, pour pousser la lamentation, elles se pencheront l'une vers l'autre, front contre front. Sous le porche, entre la charrue et la cuve, seront les femmes de la parenté, et aussi SPLENDORE et FAVETTA. Plus loin, VIENDA DI GIAVE sera assise sur une pierre, avec l'aspect d'une mourante,




assistée de sa mère et de sa marraine. ORNELLA sera seule sous l'arbre, le regard tourné vers le sentier. Toutes en deuil.

LE CHŒUR DES PLEUREUSES.

ésus-Christ, ô Jésus-Christ,  
ton divin cœur l'a pu souffrir !  
De cette mort scélérate  
Lazaro devait mourir !  
On a vu de cime en cime  
tout le mont, soudain, pâlir.  
On a vu le clair soleil  
sans nuage s'obscurcir.

Ah ! ah ! Lazaro, Lazaro, Lazaro !  
Ah ! quel pleur on pleure pour toi !  
Requiem æternam dona ei, Domine.

ORNELLA.

l vient ! Il vient ! On aperçoit  
l'étendard noir et la poussière.  
O mes sœurs, ô mes sœurs, pensez  
à notre mère : qu'elle se prépare...  
que son cœur n'éclate pas...  
Il arrive. Là-bas, au détour de la route,  
l'étendard noir est apparu !

SPLENDORE.

Marie de la Pitié, par ton Fils  
mis en croix, toi seule tu peux le dire



à la mère. Parle-lui donc intérieurement !

Quelques femmes sortiront du porche pour regarder.

ANNA DI BOVA.

*C'est le cyprès du champ de Fiumorbo.*

FELÀVIA SÈSARA.

*C'est l'ombre du nuage à terre.*

ORNELLA.

*Ce n'est ni le cyprès ni l'ombre  
du nuage, femmes. Je vois bien :  
ni le cyprès, hélas, ni le nuage !  
C'est l'étendard du Maléfice  
qui l'accompagne. Il vient  
pour l'adieu de mort,  
pour avoir de sa mère la coupe  
du réconfort et s'en aller vers Dieu.*

*Ah ! pourquoi ne mourons-nous pas toutes  
avec lui ? Mes sœurs, mes sœurs !*

Les sœurs se tourneront vers la porte et regarderont.

LE CHŒUR DES PLEUREUSES.



*ieux valait, Jésus Seigneur,*

*que cette maison périt !*

*Ah ! trop grande est la douleur,*

*Candia, qui te flétrit.*

*Sur la terre nue ton homme :*

*l'oreiller n'est pas permis!  
Un fagot de sarment seul  
sous la tête-on lui a mis!*

*Ah! ah! Lazaro, Lazaro, Lazaro!  
Ah! quelle peine on peine pour toi!*

*Requiem æternam dona ei, Domine.*

SPLENDORE.

**V**a, toi, Favetta; va et parle.  
Va, toi; et touche-lui l'épaule,  
pour qu'elle sente et se retourne. Assise  
sur la pierre du foyer,  
elle est là, les yeux fixes; et elle ne bat point  
des cils,  
et elle semble ne voir ni n'entendre,  
et elle semble n'être toute qu'une pierre.  
Vierge de miséricorde,  
ne lui ôte pas sa raison, à la pauvre femme!  
Fais qu'elle nous regarde et que dans nos  
yeux  
elle se reconnaisse, la pauvre femme!  
Mais moi, je n'ai pas le courage de la toucher.  
Qui donc lui dira la parole?  
Va, ma sœur, et dis-lui : « Le voici qui vient. »

FAVETTA.

*Moi non plus, je n'ai pas le courage. J'ai peur.  
Je ne me rappelle pas comme elle était,*

*je ne me rappelle pas même comme était  
sa voix avant que nous fussions  
en deuil. Elle a grisonné toute,  
et d'heure en heure sa tête devient  
plus blanche. Il me semble qu'elle n'est plus  
à nous ; il me semble qu'elle est lointaine,  
et qu'elle est assise sur cette  
pierre depuis cent années et pour cent autres  
années, et qu'elle ne se souvient plus  
de nous... Voyez, voyez  
comme elle tient sa bouche close !  
Plus close que cette autre qui est muette  
pour toujours, là, sur la terre.  
Comment donc pourra-t-elle parler ?  
Non, je ne la touche pas ; non, je ne lui dis  
pas :  
« Le voici qui vient. » Si elle bouge,  
elle tombe, s'abat. J'ai peur.*

SPLENDORE.

*Ah ! mes sœurs, pourquoi sommes-nous nées ?  
Pourquoi nous a-t-elle enfantées, notre mère ?  
Puisse la mort nous prendre toutes  
en un faisceau et nous emporter avec elle !*

LE CHŒUR DES PARENTES.

— *Ah ! quelle pitié, créatures !  
— Quelle pitié de vous, créatures !  
— Allons, prenez courage : car Celui  
qui vous a brisées vous relèvera.*

— Dieu vous donne triste vendange ;  
mais peut-être l'olive sera-t-elle  
moins sombre. Ayez confiance.

— Et il y en a une qui peut-être est plus  
malheureuse

que vous ; il y en a une qui était  
dans sa maison, au milieu de son pain,  
et qui vint ici, s'endormit, se réveilla  
avec son sort chaviré ; et elle n'eut plus  
de contentement et elle se meurt : Vienda !

— Elle est déjà dans l'autre monde.

— Et celle-là ne se plaint ni ne pleure.

— Ah ! quelle pitié de la chair  
chrétienne, de notre vie,  
de toute la race qui naît,  
souffre, trépassé et ne sait pourquoi !

ORNELLA.



Voici Femo di Nerfa qui vient,  
le bouvier. Il vient tout courant.

Et l'étendard s'est arrêté  
à la Chapelle blanche.

Mes sœurs, voulez-vous que j'aïlle,  
moi, et que je dise la parole à notre mère ?  
Peut-être, hélas ! ne se souvient-elle pas  
de ce qu'il faut. Mais (Dieu ne veuille !),  
si elle n'est pas prête  
et que Femo arrive et l'appelle  
et que tout à coup elle entende cette voix,

*alors, pour sûr, son cœur éclate.*

ANNA DI BOVA.

*Ah! oui pour sûr son cœur éclate,  
Ornella, si tu vas, toi, et si tu la touches.  
Tu as avec toi la male chance :  
c'est toi qui fus là pour clore la porte,  
c'est toi qui fus là pour délier Aligi.*

LE CHŒUR DES PLEUREUSES.



*qui laisses-tu ta charrue,  
Lazaro, tes brebis, tes vaches?  
Qui fait paître ton gros bétail?  
Qui laboure ta terre grasse?  
Père et fils, le traître Ennemi  
les a surpris à l'embuscade.  
Mort infâme, mort infâme,  
corde et sac et fer de hache!*

*Ah! ah! Lazaro, Lazaro, Lazaro!  
Ah! quel tourment on souffre pour toi!*

*Requiem æternam dona ei, Domine.*

*Apparaîtra le bouvier haletant.*

FEMO DI NERFA.



*ù est Candia? Filles du Mort,  
le jugement est fait. Baisez  
la poussière, prenez la cendre.  
Le Juge du Maléfice  
a rendu la sentence finale,*



*et tout le peuple est justicier  
du parricide et l'a entre ses mains.  
A cette heure on amène votre frère  
ici, pour qu'il prenne pardon  
de sa mère, pour que sa mère  
lui donne la coupe du réconfort,  
avant qu'on lui tranche le poignet,  
avant qu'on l'enferme dans le sac  
avec le matin et qu'on le jette  
au fleuve, là où est le tourbillon.  
Filles du Mort, baisez  
la poussière, prenez la cendre.  
Et Notre Seigneur Jésus  
ait pitié du sang innocent!*

Les trois sœurs courent l'une vers l'autre et se serreront tête contre tête, demeurant dans cette attitude. Par instants, on entendra le roulement sourd du tambour funèbre.

MARIA CORA.

*O Femo, pourquoi l'as-tu dit?*

FEMO DI NERFA.

*Où est Candia, qu'elle ne se montre point?*

LA CINERELLA.

*Sur la pierre du foyer,  
là. Elle ne bouge ni ne parle.*

ANNA DI BOVA.

*Et nul n'ose la toucher.*

LA CINERELLA.

*Ses filles ont peur d'elle.*

FELÀVIA SÈSARA.

*Et toi, Femo, as-tu témoigné ?*

LA CATALANA.

*Et Aligi était-il près de toi ?*

*Et devant le juge, qu'a-t-il dit ?*

MÒNICA DELLA COGNA.

*Qu'a-t-il dit ? Qu'a-t-il fait ? A-t-il hurlé,  
est-il tombé en frénésie, le pauvre ?*

FEMO DI NERFA.



*Il est resté à genoux toujours,  
et il regardait sa main.*

*Et à chaque instant il disait :*

*« Mea culpa. » Et il baisait la terre devant lui.*

*Et il avait un visage humble et pieux,  
de sorte qu'il paraissait innocent.*

*Et l'Ange sculpté dans la souche  
était là, avec la tache de sang.*

*Et nombre de gens pleuraient à l'entour.*

*Et quelques-uns disaient : « Il est innocent. »*

ANNA DI BOVA.

*Et la louve maudite, Mila  
di Codra, on ne l'a pas retrouvée ?*

LA CATALANA.

*Où est-elle, la fille de Jorio ?*

*On n'en a pas de nouvelles? Que sais-tu?*

FEMO DI NERFA.

*On l'a beaucoup cherchée dans les parcs,  
mais elle n'a laissé aucune trace.*

*Les pâtres ne l'ont pas vue.*

*Seul Cosma, le saint des montagnes,  
dit l'avoir vue, et qu'au fond de quelque  
ravin elle est allée jeter ses os.*

LA CATALANA.

*Puissent les corbeaux la trouver encore  
vivante*

*et lui crever les yeux! Puissent les loups  
la trouver vivante et la déchirer!*

FELÀVIA SÈSARA.

*Et puisse renaître toujours  
au supplice sa chair abominable!*

MARIA CORA.

**T***ais-toi, tais-toi, Felàvia. Silence!  
Silence! Candia s'est levée,  
elle marche, elle vient sur le seuil,  
elle va sortir. Filles, filles,  
elle s'est levée. Soutenez-la.*

*Les sœurs se sépareront et iront vers la porte.*

LE CHŒUR DES PLEUREUSES.

*Candia della Leonessa,  
Où vas-tu? Qui t'a appelée?*

*Un sceau pèse sur ta bouche  
et ton pied est enchaîné.*

*Derrière toi est la mort  
et devant toi le péché.*

*Où que tu ailles et te tournes,  
ton chemin est désespéré.*

*Ah! ah! cendre misérable! Ah! veuve!  
Ah! mère! Jésus, Jésus, pitié!*

*De profundis clamavi ad te, Domine.*

La mère apparaîtra sur le seuil.

SCÈNE DEUXIÈME.

Ses filles se hâteront pour la soutenir, tremblantes. Elle les regardera, étonnée.

SPLENDORE.

*Mère chérie, tu t'es levée. Peut-être  
as-tu besoin de quelque chose? d'une gorgée  
de vin muscat? d'un peu de cordial?*

FAVETTA.

*Ta chère lèvre s'est crevassée  
de sécheresse. Veux-tu qu'on te la mouille?*

ORNELLA.

*Mère, sois forte. Nous sommes ici avec toi.  
Dieu t'appelle à la plus triste épreuve.*



CANDIA DELLA LEONESSA.

*Et d'une source vint si grand fleuve,  
et d'un chêne vint si grande ramure,  
et d'un métier tant de toile neuve,  
et d'une mère tant de créatures!*

ORNELLA.

*Mère, ton front brûle. Aujourd'hui la chaleur  
est étouffante, et ce drap te fatigue.  
Ton cher visage est tout en sueur.*

MARIA CORA.

*Jésus, Jésus, garde-lui la raison!*

LA CINERELLA.


*Vierge, fais-lui passer sa démence!*



CANDIA.

*Il y a si longtemps que je n'ai chanté !  
Je ne sais si je retrouverai mon air.  
Mais aujourd'hui c'est vendredi, et l'on ne  
chante pas :  
le Seigneur s'est mis en pénitence.*

SPLENDORE.

 *ma mère, où est ton âme ?  
Tu nous regardes et tu ne nous re-  
connais point ! Quelle pensée  
t'entraîne ? Pauvres de nous, que veut dire  
cela ?*

CANDIA.

*Cela est la planète et cela est le Sacrement,  
et cela est le clocher de Saint-Blaise,  
et cela est le fleuve et cela est ma maison.  
Mais celle-là, debout sur le seuil, qui est-  
elle ?*

*Une terreur subite assaillira les jeunes filles.  
Elles s'écarteront un peu pour considérer leur  
mère, et elles gémiront tout bas.*

ORNELLA.

*Ah ! sœurs, chères sœurs, elle est perdue  
pour nous ! Notre mère aussi, nous l'avons  
perdue ! Elle n'a plus sa raison, vous voyez.*

SPLENDORE.

*Malheur à nous ! Nous sommes maudites  
par Dieu. Nous restons seules sur terre !*

FAVETTA.

*O femmes, bonnes parentes, creusez-nous  
notre fosse à côté de cette autre, et mettez-  
nous  
toutes les trois au fond, telles que nous  
sommes, vivantes.*

FELÀVIA SÈSARA.

*Non, ne vous effrayez pas, créatures.  
Le coup lui a renversé l'âme,  
l'a rejetée dans le temps d'autrefois.  
Laissez-la s'égarer ; elle reviendra ensuite.*

Candia fera quelques pas.

ORNELLA.

*Mère, m'entends-tu ? Où veux-tu aller ?*

CANDIA.

*J'ai perdu le cœur d'un doux enfant, hélas !  
il y a trente-trois jours, et je ne le retrouve  
pas.*

*L'as-tu vu ? l'as-tu rencontré ?*

*— Sur le Mont Calvaire que je l'ai laissé ;  
je l'ai laissé là-haut, ton doux enfant,  
laissé dans les larmes et dans le sang.*

MARIA CORA.

*Ah ! elle dit les heures de la Passion.*

FELÀVIA SÈSARA.

*Laissez-la, laissez-la dire.*

LA CINERELLA.

*Laissez-la : que son cœur se décharge.*

MÒNICA DELLA COGNA.

*O Madone du Vendredi Saint,  
Aie pitié d'elle. Ora pro nobis.*

Les femmes de la parentés'agenouilleront, priant.

GANDIA.

*Et voilà que la Mère se met en chemin ;  
au devant de son doux fils elle vient.*

— *O mère, mère, pourquoi es-tu venue ?*

*Parmi ces Juifs il n'est point de salut.*

— *Je t'ai apporté une brasse de toile  
pour recouvrir ton pauvre corps si pâle.*

— *Ah ! que ne m'as-tu apporté une gorgée  
d'eau !*

— *Mon fils, je ne connais ni route ni ruis-  
seau ;*

*mais, si ta tête peut vers moi se pencher,  
une goutte de lait je te vais donner ;*

*et, s'il ne sort pas de lait, je presse si fort  
que de mon sein ma vie, toute ma vie sort.*

— *O mère, mère, parle bas...*

Elle s'arrêtera quelques instants sur cette cadence; puis elle criera tout à coup, d'une voix désespérée :

*Mère, mère, j'ai dormi sept cents ans,  
sept cents ans, et j'arrive de loin.*

*De mon berceau je n'ai plus souvenance.*

Frappée de son propre cri, elle regardera autour d'elle avec épouvante, comme si elle se réveillait en sursaut. Ses filles s'élanceront pour la soutenir. Les femmes se lèveront. On entendra, plus voisin, le roulement assourdi du tambour.

ORNELLA.

*Ah! comme elle tremble, comme elle tremble  
toute!*

*Elle s'évanouit; son âme succombe.*

*Depuis deux jours elle est à jeun, et elle  
défaill.*

SPLENDORE.

*Mère, qui parle en toi? Qui entends-tu  
parler en toi, dans tes entrailles?*

FAVETTA.

*Prête-nous l'oreille, fais attention à nous,  
regarde-nous au visage. Nous sommes ici  
avec toi.*

FEMO DI NERFA, dans le fond.

*Femmes, femmes, il approche avec la foule.*

*L'étendard passe maintenant la citerne.  
On apporte aussi l'Ange couvert.*

Les femmes s'assembleront | sous le chêne,  
regardant vers le sentier.

ORNELLA, d'une voix forte.

*Mère, Aligi vient, Aligi vient  
prendre de ton cœur le pardon,  
boire de tes mains la coupe  
du réconfort. Réveille-toi et sois courageuse.  
Non, il n'est pas maudit. Son repentir  
rachète le sang sacré qui a été répandu.*

CANDIA.

**C**'est vrai, c'est vrai. Avec des feuilles  
broyées  
on étancha le sang qui coulait.  
« Mon fils Aligi, lui dit-il, mon fils Aligi,  
laisse la faucille et prends le bâton du pâtre;  
fais-toi berger et va sur la montagne. »  
Et gardé fut son commandement.

SPLENDORE.

*As-tu bien entendu? Ton fils Aligi arrive.*

CANDIA.

*Et à la montagne il doit retourner.  
Comment faire? Ses chemises neuves,  
je n'ai pas fini de les coudre, Ornella!*



ORNELLA.

*Allons, mère. Fais ce pas. Viens par ici.  
Il faut que tu l'attendes devant la maison.  
Disons-lui adieu, à celui qui part.  
Et puis nous nous coucherons toutes en paix,  
flanc contre flanc, dans le lit d'en bas.*

Les filles ramèneront la mère sous le porche.

CANDIA, murmurant à part soi.

*Je me suis couché et j'ai vu Christ en rêve. »  
Christ m'a dit : « N'aie pas peur. »  
Saint Jean m'a dit : « Aie confiance. »*

LE CHŒUR DES PARENTES.

— *Oh! quelle foule de gens marchent derrière  
l'étendard! Tout le pays vient.*

— *Iona di Midia porte l'étendard.*

— *Et quel silence! Comme à une procession!*

— *Ah! quelle pitié! Ce voile noir sur sa tête!*

— *Les liens de bois à ses poignets,  
si pesants, gros comme un joug!*

— *Et le sarrau gris, et les pieds nus!*

— *Ah! malheur! Moi, je baisse la face à  
terre*

*et je ferme les yeux : je ne veux pas voir.*

— *Lonardo della Roscia porte le sac  
de cuir; Biagio Gudo amène le matin.*

— *Mettez-lui dans son vin un peu de racine  
de solanée, pour qu'il perde le sentiment.*

— *Faites-lui cuire dans son vin de l'herbe morelle, pour qu'il perde la mémoire et ne s'aperçoive de rien.*

— *Va, Maria Cora, toi qui te connais aux drogues; aide Ornella à préparer le breuvage.*

— *Grand est le forfait, mais grande est la souffrance.*

— *Ah! quelle pitié! Regarde les gens, comme ils sont muets! Tout le pays vient.*

— *Ils ont laissé les vignes à l'abandon.*

— *Aujourd'hui on ne cueille pas de raisin : la terre aussi est en deuil. Qui ne pleure pas? Qui ne pleure pas?*

— *Regarde Vienda. Elle semble en agonie.*

— *Mieux vaut pour elle avoir perdu la connaissance.*

— *Mieux vaut pour elle n'entendre ni ne voir.*

— *Ah! quel destin amer! Il y a trois mois que nous sommes venues apportant les corbeilles.*

— *Et le mal futur, qui peut le prévoir?*

— *Il n'y aura plus de larmes pour pleurer.*

FEMO DI NERFA.

*Silence, femmes, silence! Iona est là.*

Les femmes se retireront vers le porche. Il se fera un grand silence.

LA VOIX D'IONA.

*O veuve de Lazaro di Roio,  
ô gens de cette maison infortunée,  
alerte, alerte! Le Pénitent arrive.*

SCÈNE TROISIÈME.

Apparaîtra la haute stature d'IONA avec l'étendard funèbre. Derrière lui viendra le parricide vêtu d'un sarrau, la tête couverte d'un voile noir, les deux mains serrées par de pesants liens de bois. Un homme sera près de lui, tenant le bâton pastoral historié; un autre aura la hache; d'autres porteront l'Ange enveloppé dans un drap, et ils le déposeront à terre. La foule se pressera dans l'espace libre, entre l'arbre et le pailler. Les PLEUREUSES, après s'être traînées sur les genoux jusqu'au seuil de la maison, pousseront un cri vers celui qui doit mourir.

LE CHEUR DES PLEUREUSES.



*ils Aligi, fils Aligi,  
Qu'as-tu fait? Vois-tu ce sang-là?  
A cette heure, sur la montagne,  
ton troupeau est seul dans le parc.  
Et toi, tu dois passer le fleuve  
avec une pierre pour bac.  
Main coupée, mort infâme,*

*Main coupée, corde et sac!*

*Ah! ah! Fils de Lazaro, Lazaro  
est mort, ah! ah! tué par toi!*

*Libera, Domine, animam servi tui.*

IONA DI MIDIA.



*Malheur à toi, Candia della Leonessa!  
O Vienda di Giave, malheur à toi!  
Malheur à vous, filles du Mort, pa-  
rentes!*

*Le Seigneur ait pitié de vous, femmes!  
Entre les mains du peuple a été remis  
Aligi, fils de Lazaro, par le Juge  
du Maléfice, afin que vengeance  
soit prise par nos mains de cette infamie  
tombée sur nous, si grande que d'une pareille  
nos vieillards n'ont pas mémoire;  
et puisse la mémoire s'en perdre,  
par la grâce de Dieu, chez les fils de nos fils!  
Or nous t'avons amené le pénitent,  
Candia della Leonessa, pour qu'il reçoive  
de toi la coupe du réconfort.*

*Il est sorti de tes entrailles.*

*A toi, il est permis de lever son voile noir,  
d'approcher de ses lèvres le breuvage :  
car très amère sera sa mort.*

*Salvum fac populum tuum, Domine.  
Kyrie, eleison.*

LA FOULE.

*Christe, eleison. Kyrie, eleison.*

Iona posera une main sur l'épaule d'Aligi, pour le pousser en avant. Le pénitent voilé fera un pas vers sa mère; puis il tombera sur les genoux, brusquement.

ALIGI.



*Qués soient Jésus et Marie!*

*Mais vous appeler mère ne m'est plus donné: car elle est d'enfer, cette bouche qui de vous a sucé le lait, qui de vous a appris les saintes oraisons et les commandements et la loi.*

*Pourquoi vous ai-je rendu tant de mal?*

*La volonté de dire est en moi, mais je retiendrai ma bouche.*

*O la plus infortunée de toutes les femmes qui ont nourri leur enfant, qui lui ont chanté le sommeil, oh! non, ne levez pas mon voile, pour ne pas découvrir à vos yeux la face du péché terrible.*

*Ne levez pas mon voile noir, ne me donnez pas le breuvage: car c'est peu ce que je souffre, c'est peu, ce que je dois souffrir.*

*Mais chassez-moi à coups de bâtons et de pierres, chassez-moi vite,*



*chassez-moi comme le mâtin  
qui en mon agonie sera mon compagnon,  
qui me mordra la gorge  
lorsque mon âme désespérée  
vous appellera mère, mère,  
parmi le sang de mon moignon  
maudit, dans le sac d'infamie.*

LA FOULE, à voix basse.

— *Ah! la pauvre, la pauvre! Regarde,  
regarde : toute chenuée en deux nuits!*

— *Elle ne pleure pas; elle ne peut pas pleurer.*

— *Elle semble avoir perdu la raison.*

— *Elle ne bouge pas. Elle est comme la  
statue*

*de Notre-Dame des Sept-Douleurs. Oh!  
pitié!*

— *Aie pitié d'elle, Dieu bon!*

— *Sainte Vierge, miséricorde!*

— *Miserere, Jésus Christ!*

ALIGI.


**E**t vous, créatures, il ne m'est plus  
donné de vous appeler sœurs,  
il ne m'est plus donné de nommer  
les noms que vous imposa le baptême,  
ces noms qui étaient des feuilles de menthe  
dans ma bouche, des feuilles fraîches  
dont le parfum m'allait jusqu'au cœur;  
et je les sens là, au haut de ma gorge,

et je voudrais pouvoir les dire,  
et je ne voudrais pas d'autre breuvage  
pour consoler mon trépas.  
Mais il ne m'est plus donné de vous nommer.  
Et ces beaux noms se faneront,  
et l'amour ne vous les chantera pas  
sous la fenêtre, dans la nuit claire :  
car nul ne voudra les sœurs  
d'Aligi. Et maintenant le miel est poison !  
Chassez-moi vite comme un chien ;  
vous aussi, chassez-moi vite,  
battez-moi, jetez-moi des pierres.  
Mais, avant de me chasser, souffrez  
qu'à vous inconsolables je laisse  
les deux seules choses que je possède  
et que cette gent chrétienne  
vous apporte : le bâton de cornouiller  
où j'ai fait les trois vierges  
à votre ressemblance,  
pour vous avoir près de moi sur l'herbe ;  
le bâton, et l'Ange muet  
que j'ai travaillé avec mon cœur,  
l'Ange qui porte la tache terrible.  
Et la tache disparaîtra  
un jour, et l'Ange muet  
parlera un jour. Et vous verrez,  
et vous entendrez. Pâtir, pâtir  
pour cela, je le veux ; et jamais assez  
je n'aurai pâti.

LA FOULE.

- Ah! les pauvres, les pauvres! Regarde,  
regarde comme elles sont défaites!  
— Elles aussi, elles ne pleurent plus.  
— Elles n'ont plus de larmes. Elles sont  
desséchées, brûlées jusqu'au fond.  
— La mort les fauche et les laisse  
par terre, encore vivantes.  
— Elle les tranche mais ne les emporte pas.  
— Aie pitié d'elles, Dieu bon!  
— Ce sont des créatures innocentes.  
— Miserere, Jésus, miserere!

ALIGI.

 toi, qui es vierge et veuve,  
toi qui dans tes trois coffres  
as apporté vêtements de deuil,  
peigne de ronces, collier  
d'épines, draps tissés  
d'orties; toi qui as pleuré  
la première nuit et ensuite toujours,  
tu as dans le paradis tes noces  
nouvelles. Jésus te fait son épouse,  
Marie te console à jamais.

LA FOULE.

- Ah! la pauvre! Celle-là n'arrivera pas  
jusqu'au soir : elle est à son dernier souf fle.  
— Elle n'est que cheveux; elle n'a plus  
de chair; cet or est elle toute.

- *Mais comme il est pâle, son or!*  
 — *Comme une quenouille de chanvre.*  
 — *Comme l'herbe du Jeudi Saint.*  
 — *O Vienda, vierge et veuve,*  
*sûrement le paradis est pour toi.*  
 — *Si elle ne l'avait pas, qui l'aurait?*  
 — *Notre Dame, emporte-la au ciel!*  
 — *Mets-la parmi les Anges blancs!*  
 — *Mets-la parmi les Martyres d'or!*

IONA DI MIDIA.



*ligi, tu as dit ta parole.*

*Or çà, lève-toi et partons : il est tard.*

*D'ici peu, le soleil se couche.*

*Et tu ne dois pas entendre  
l'Ave, ni voir l'étoile.*

*O Candia della Leonessa,  
si tû veux avoir pitié, si tu veux  
lui donner la coupe, ne tarde pas.  
Tu es la mère. Cela t'est permis.*

LA FOULE.

- *Candia, Candia, lève son voile!*  
 — *Candia, donne-lui la coupe, qu'il boive!*  
 — *Donne-lui le breuvage, qu'il ait  
du cœur pour le supplice. Allons, Candia!*  
 — *Aie pitié de ton enfant!*  
 — *Seule tu le peux. Cela t'est permis.*  
 — *Miserere! Miserere!*

Ornella présentera à la mère la coupe du vin

mixtionné. Favetta et Splendore inciteront la malheureuse et la pousseront en avant. Aligi se traînera sur les genoux vers la porte de la maison, et il élèvera la voix en invoquant le défunt.

ALIGI.

**M**ère, père, mon père *Laçaro*,  
 écoute-moi. Tu as passé le fleuve  
 dans ton cercueil, et il était pesant  
 plus qu'un char à bœufs, ton cercueil;  
 et la pierre fut jetée  
 dans le courant, et tu passas.  
 Père, père, mon père *Laçaro*,  
 écoute-moi. C'est moi qui maintenant vais  
 au fleuve, et je ne le passerai pas. Je vais  
 chercher cette pierre dans le fond,  
 et puis j'irai te retrouver;  
 et toi, tu viendras sur moi avec ta herse,  
 et durant l'éternité tu me déchireras.  
 Mon père, d'ici peu je t'aurai rejoint.

La mère s'avancera vers lui, au milieu de l'horreur. Elle se penchera, soulèvera le voile, attirera de la main gauche contre son sein la joue de son fils, prendra de la main droite la coupe apportée par Ornella, l'approchera des lèvres de celui qui doit mourir. On entendra les voix confuses des assistants les plus éloignés, au bas de la sente.



IONA DI MIDIA.

*Suspice, Domine, servum tuum.*

*Kyrie, eleison.*

LA FOULE.

*Christe, eleison. Kyrie, eleison.*

*Miserere, Deus, miserere.*

— *Voyez, voyez quel visage!*

— *Et on voit cela sur terre, Jésus!*

— *O Passion de Christ!*

— *On crie. Qui a crié? Pourquoi?*

— *Silence! Silence! Qui appelle?*

— *La fille de Jorio! La fille  
de Jorio! Mila di Codra!*

— *Dieu bon, tu fais un miracle!*

— *C'est la fille de Jorio qui vient.*

— *L'as-tu ressuscitée, Dieu bon?*

— *Place! Place! Laissez passer!*

— *Maudite chienne, es-tu vivante?*

— *Ah! louve d'enfer, est-ce toi?*

— *Catin! Bagasse! Carogne!*

— *Faites place! Laissez-la! Passe,  
passe, femme. Allons, faites place!*

— *Laissez-la, au nom de Dieu!*

SCÈNE DERNIÈRE.

ALIGI se relèvera, la tête découverte, regardant vers la elameur; et sa mère et ses sœurs seront

près de lui. MILA DI CODRA, fendant la foule, s'avancera impétueusement.

MILA DI CODRA.



ère d'Aligi, sœurs  
d'Aligi, épouse, parentes,  
porte-étendard du Maléfice,  
peuple juste, justice  
de Dieu, je suis Mila di Codra.  
Je me confesse. Prêtez-moi l'oreille.  
Le Saint des montagnes m'envoie.  
Je suis descendue des montagnes, je suis  
venue pour me confesser en présence  
de tous. Prêtez-moi l'oreille.

IONA DI MIDIA.

Silence, silence! Laissez-la  
parler, au nom de Dieu!  
Confesse-toi, Mila di Codra.  
Le peuple juste te juge.

MILA.



Aligi, fils de Lazaro,  
est innocent. Il n'a pas commis  
de parricide. Mais son père  
fut par moi tué avec la hache.

ALIGI.

Mila, devant Dieu, tu en as menti!

IONA.

*Il a avoué. Tu mens.*

*Il est coupable; mais coupable, tu l'es avec lui.*

LA FOULE.

— *Aux flammes! Aux flammes! Vite, Iona, donne-la-nous, que nous la brûlions.*

— *Au bûcher, la louve!*

— *Qu'ils périssent ensemble!*

— *Non, non! Je l'ai dit : Il est innocent.*

— *Il a avoué! Il a avoué! La femme l'a instigué, mais c'est lui qui a porté le coup.*

— *Tous deux sont coupables. Aux flammes!*

MILA.

*Gent de Dieu, prêtez-moi l'oreille;  
et ensuite égorgez-moi, brûlez-moi.  
Je suis prête, je suis venue pour mourir.*

IONA.

*Silence! Laissez-la parler.*

MILA.


*Aligi, fils de Lazaro,  
est innocent. Mais il ne le sait pas.*

ALIGI.

*Mila, devant Dieu, tu en as menti!*

Ornella (pardon, si j'ai osé  
te nommer), tu es témoin  
qu'elle trompe le peuple juste.

MILA.

 l ne le sait pas. De cette heure  
il n'a pas souvenance. Il est ensorcelé :  
je lui ai retourné la raison,  
je lui ai retourné la mémoire.  
Je suis fille de sorcier. Il n'est pas  
de sortilège que je ne connaisse,  
que je n'emploie. Si parmi les femmes  
de la parenté se trouve celle  
qui m'accusa ici même,  
la veille de la Saint-Jean,  
lorsque j'entrai par la porte qui est là,  
qu'elle s'avance et répète l'accusation.

LA CATALANA.

C'est moi, cette femme. Me voici.

MILA.

Porte contre moi témoignage  
pour ceux que j'ai infectés,  
pour ceux que j'ai affolés,  
pour ceux que j'ai tués.

LA CATALANA.

Giovanna Camètra. Je le sais.  
Et Panfilo delle Marane,  
et Afuso, et Tillùra. Je le sais.  
Je sais que tu fais nuisance à tout le monde.

MILA.

*Vous avez entendu, peuple juste,  
cette servante de Dieu? Eh bien, c'est vrai.  
Je me confesse. Le saint des montagnes  
a touché mon âme triste.*

*Je me confesse et je me repens. Je ne veux pas  
que l'innocent périsse.*

*Je veux ma punition, et qu'elle soit grande!*

*Pour ravager une maison, pour rompre  
des liens, détruire des joies,*

*prendre des vies, en un jour de noces*

*j'ai franchi le seuil que voilà,*

*je me suis emparée*

*du foyer et je l'ai profané.*

*Le vin de l'hôte, je ne l'ai pas bu,*

*mais je l'ai changé en philtre mortel.*

*Les sorts du père et du fils,*

*je les ai tordus vers la haine, et j'ai angoissé  
la gorge de l'épouse novice.*

*Et les douces larmes*

*de ces trois jeunes sœurs, par art,*

*je les ai tirées pour ma défense.*

*Dites, femmes, si vous êtes de Dieu,*

*dites combien grande a été ma perfidie!*

LE CHŒUR DES PARENTES.

— *C'est vrai, c'est vrai. Oui, elle a fait cela.*

— *Elle s'est glissée dans la maison, la chienne  
errante,*



*juste au moment où la Cinerella répandait sur Vienda sa poignée de grain.*

*— Tout de suite elle a fait le sortilège.*

*— Et la male fièvre s'est attachée tout de suite au gars naïf.*

*— Et toutes nous avons crié contre elle, mais nos cris ont été vains. Elle avait l'art.*

*— C'est vrai. Maintenant, oui, elle dit la vérité.*

*— Loué soit Jésus qui fait la lumière!*

Aligi restera la tête basse, le menton sur la poitrine, dans l'ombre du voile, attentif à l'horrible bouleversement de son âme, parce que déjà circulera sous ses veines la vertu du breuvage.

ALIGI, se secouant avec violence.

**N**on, non, ce n'est pas vrai. Elle te trompe; ne l'écoute pas, peuple juste: cette créature te trompe.

Tous et toutes étaient contre elle et s'ameutaient pour lui faire opprobre.

Et moi, j'ai vu l'Ange muet derrière elle. De mes yeux mortels qui ne verront plus l'étoile

de ce vèpre, je l'ai vu qui me regardait et pleurait.

O Iona, ce fut un miracle, pour montrer qu'elle était de Dieu.

MILA.

*Oh ! pauvre berger Aligi !  
Oh ! pauvre garçon crédule !  
Cet ange était l'Ange apostat.*

Tous se signeront, à l'exception d'Aligi empêché par les liens, et d'Ornella qui, à l'écart du porche, tiendra ses yeux fixés sur la victime volontaire.

*L'Ange apostat apparut  
(de Dieu je n'en aurai pardon,  
ni pardon de toi, jamais !)  
apparut à tes yeux par magie.  
C'était l'Ange inique, le rebelle.*

MARIA CORA.

*Je l'ai dit, je l'ai dit alors.  
J'ai crié au sacrilège.*

LA CINERELLA.

*Moi aussi, je l'ai dit ; j'ai crié.  
Quand elle a osé nommer  
L'Ange Gardien pour maléfice, j'ai crié :  
Elle a blasphémé, elle a blasphémé !*

MILA.



*Aligi, je n'aurai pardon de toi jamais,  
quand même je l'aurais de Dieu !  
Mais je dois découvrir ma fraude...  
Ornella, ne me regarde pas  
comme tu fais. Que je sois seule !...*

Quand je vins au parc, Aligi,  
 quand tu me trouvas assise  
 sur cette pierre, en silence  
 j'accomplis ta perdition.

Et toi, tu façonnas dans la souche de noyer,  
 ah, malheureux ! avec tes outils,  
 l'image de l'Ange mauvais.

(Il est là, couvert de ce drap :  
 je le sens.) Et moi, matin et soir,  
 j'opérais avec mon art caché.

Ne te souvient-il pas de moi ? de tant  
 d'amour que je te portais ? de tant  
 d'humilité qui était dans mes gestes,  
 dans ma voix, ~~ex~~ ta présence ?

Ne te souvient-il pas que jamais  
 nous ne nous souillâmes ? que je restai  
 pure près de ~~ta~~ couche ?

Et d'où venait (tu n'y songeas point)  
 d'où venait tant de pureté, tant de modestie  
 chez l'étrangère malfaisante  
 à qui les moissonneurs de Norca  
 avaient fait honte sous les yeux  
 de ta mère ? J'opérais bien,  
 j'opérais bien avec mon art caché.

Ne me voyais-tu pas ramasser  
 autour de ta souche les écailles,  
 et les brûler en disant des paroles ?  
 J'ai préparé l'heure du sang,  
 parce que je couvais

contre Lazaro une vieille rancune.  
Toi, tu laissas la hache dans la souche.  
Et maintenant écoute, peuple de Dieu!  
Une grande puissance était venue  
en moi sur cet homme dompté.  
Il faisait presque nuit dans la caverne  
funeste. Furibond, son père  
m'avait prise par les cheveux  
et me traînait hurlante.  
Alors celui-ci survint et se jeta  
sur nous, pour me défendre.  
D'un geste rapide je brandis  
la hache, dans l'ombre; je frappai,  
je frappai fort, mortellement.  
Sitôt le coup porté, je criai : « Tu l'as tué ! »  
Je criai au fils : « Tu l'as tué,  
tué ! » Grande en moi était la puissance.  
C'est mon cri qui l'a fait parricide  
en son âme qui était esclave.  
« Je l'ai tué ! » répondit-il ; et dans le sang  
il s'évanouit et plus rien ne sut.

Candia, secouée par un frémissement de bête,  
saisira dans ses deux bras l'enfant redevenu  
sien. Puis elle se détachera de lui et, avec une  
violence sauvage, s'avancera vers l'ennemie.  
Mais ses filles la retiendront.

LE CHŒUR DES PARENTES.

— Laissez-la ! Laissez-la, Ornella !

- Qu'elle lui arrache le cœur,  
 qu'elle le lui mange ! Cœur pour cœur !  
 — Laisse-la ! Qu'elle la mette  
 sous ses pieds, qu'elle la piétine  
 et qu'avec son talon elle lui écrase  
 les deux tempes, lui égrène les dents !  
 — Laissez-la ! Laisse-la, Ornella :  
 car, si elle ne se venge pas, son âme  
 ne se guérit pas dans sa poitrine.  
 — Iona, Iona, Aligi est innocent.  
 — Ote-lui les liens !  
 — Enlève-lui le voile ! Rends-le-nous !  
 — Aujourd'hui, le peuple est justicier !  
 — Juge, toi, peuple juste !  
 — Commande qu'on le délivre !

Mila se retirera près de l'Ange couvert, et elle regardera Aligi déjà envahi par l'ivresse du vin mixtionné.


LA FOULE.

- Louange à Dieu ! Gloire à Dieu ! Gloria  
 Patri !  
 — L'infamie est ôtée de nous !  
 — La tache n'est plus sur nous !  
 — Il ne vient pas de notre peuple,  
 le parricide. Gloire à Dieu !  
 — Lazaro, c'est la femme qui l'a tué,  
 l'étrangère, la fille de Codra alle Farne.  
 — Je l'ai dit, je l'ai dit : Il est innocent,




Aligi est innocent. Qu'on le détache !  
 — Qu'on le délivre sur l'heure !  
 — Qu'on le rende à sa mère !  
 — Iona, Iona, détache-le ! Le Juge  
 du Maléfice nous a donné  
 aujourd'hui pouvoir sur une tête.  
 — Prends la tête de l'ensorceleuse !  
 — Aux flammes, aux flammes, la louve !  
 — Iona di Midia, écoute le peuple !  
 Détache l'innocent ! Vite, Iona !  
 — Au bûcher la fille  
 de Jorio, la fille de Jorio !

MILA.

 i, peuple juste, oui, peuple  
 de Dieu, prends vengeance sur moi.  
 Et cet Ange apostat, mets-le  
 sur le bûcher près de moi,  
 pour qu'il aide la flamme à me brûler  
 et qu'il se consume avec moi !

ALIGI.

 voix de promesse et de fraude !  
 Otez-la du fond de mon cœur,  
 si belle qu'elle m'ait paru,  
 si chère qu'elle m'ait été ; étouffez-la  
 dans mon âme, faites que jamais  
 je ne l'aie entendue, que jamais  
 je n'en aie joui ! Remplissez en moi  
 tous ces sillons d'amour

qu'elle y a creusés, quand j'étais  
sous ses paroles trompeuses  
comme ma montagne ruisselante  
sous les eaux de neige ! Remplissez en moi  
le sillon de cette espérance  
par où a couru la grâce  
de tous mes jours trompés !  
Effacez de moi tout vestige !  
Faites que je n'aie ni entendu  
ni cru, jamais ! Mais, si cela  
ne peut être, si je suis celui  
qui entendit, crut, espéra,  
celui qui adora l'Ange pervers,  
coupez-moi les deux mains,  
cousez-moi dans le sac de cuir  
(Lonardo, ne le mets pas de côté)  
et jetez-moi dans le fleuve  
pour que j'y dorme sept cents ans,  
que je dorme sous l'eau, dans le gouffre  
profond, encore sept cents ans,  
et qu'il ne me souviennne plus que le jour  
de Dieu a illuminé ces yeux-là !

ORNELLA.

Mila, Mila, c'est l'ivresse  
du vin drogué, du breuvage  
qu'il a eu de sa mère pour réconfort.

LA FOULE.

— Détache-le, Iona. Il a le délire.

- Il a pris la solanée dans le vin.
- Que sa mère l'étende sur le lit.
- Que le sommeil lui vienne et qu'il dorme.
- Que Jésus l'apaise.

Iona donnera à l'un de ses gens l'étendard et s'avancera vers Aligi pour lui ôter les liens.



ALIGI.



**Q**ui, délie-moi pour un instant,  
que je puisse lever les mains  
contre cette femme (non, ne la faites  
pas ardre :

la flamme est belle!), et prendre à témoin  
mes morts, tous mes morts dans ma terre,  
ceux des années noires d'oubli,  
les plus lointains, les plus lointains,  
à soixante brasses sous l'herbe,  
pour la maudire, pour la maudire !

MILA, avec un cri déchirant.

*Aligi, Aligi, toi, non!*

*Toi, tu ne peux pas, tu ne dois pas!*

Les poignets délivrés des liens, la tête délivrée du voile noir, Aligi tombera dans les bras de sa mère, pris de vertige; et ses sœurs aînées et les femmes de la parenté seront autour de lui.

LE CHŒUR DES PARENTES.

— *Ne vous effrayez pas. C'est ce vin.*

— *C'est le vertige de la fièvre chaude.*

— *Maintenant la stupeur le prend.*

— *Maintenant un grand sommeil lui arrive.*

— *Qu'il dorme! Que Dieu le pacifie!*

— *Étendez-le! Laissez-le dormir!*

— *Vienda! Vienda! Il te revient.*

— *Comme toi, de l'autre monde!*

— *Laus Deo! Laus Deo! Gloria Patri!*

Iona mettra les liens à Mila di Codra qui lui tendra les poignets. Il lui couvrira la tête avec le voile noir. Puis, reprenant l'étendard du Maléfice, il poussera la victime vers la foule.

IONA.

**P**euple juste, je livre  
entre tes mains Mila di Codra,  
la fille de Jorio, celle  
qui fait nuisance à tout le monde,  
pour que tu fasses justice d'elle

*et que tu disperses sa cendre.  
Salvum fac populum tuum, Domine.  
Kyrie, eleison.*

LA FOULE.

**C**hriste, eleison. *Kyrie, eleison.  
Aux flammes, aux flammes, la fille  
de Jorio ! La fille de Jorio  
et l'Ange apostat, au feu !  
Au brasier ! A l'enfer !*

ORNELLA, à haute voix.

*Mila, Mila, sœur en Jésus,  
je baise tes pieds qui vont !  
Le Paradis est pour toi.*

MILA, du milieu de la foule.

*La flamme est belle ! La flamme est belle !*









# COMMENTAIRE

---

## I

### OBSERVATIONS GÉNÉRALES

#### 1° DU RYTHME

*La Fille de Jorio*, écrite en vers, a été traduite vers par vers; ce qui n'empêche pas que la structure rythmique du poème a disparu dans la traduction<sup>1</sup> : car notre prosodie française ne possède pas de vers qui, rythmiquement, correspondent à ceux dont le poète a fait usage. Or, comme le rythme a dans l'œuvre originale une importance comparable à celle qu'il avait dans

1. Nous avons même cru devoir omettre quelques vers du 1<sup>er</sup> acte, scène première. Cette scène, étant lyrique, doit être chantée; et la disparition du rythme ôtait à ces vers tout leur charme.

la tragédie grecque, les curieux trouveront ici avec plaisir quelques explications sommaires sur les mètres du texte italien.

La « tragédie pastorale » est construite sur deux grands ordres de rythmes : 1° sur le rythme iambique de l'hendécasyllabe (pentapodie iambique); 2° sur le rythme dactylique de l'ennéasyllabe et du décasyllabe (tripodie dactylique, avec anacrusse monosyllabique et dissyllabique).

Le premier rythme est employé dans les scènes rituelles, où domine l'émotion religieuse, et dans celles où le tumulte des passions fait trêve.

Le second est employé pour l'expression vive de la violence, de la douleur, de la terreur, de la pitié. Le « frappé rythmique », l'*ictus*, y acquiert parfois une force extraordinaire, et la marche ascendante s'accélère avec un élan irrésistible.

A l'hendécasyllabe iambique succède souvent l'hendécasyllabe dactylique, rythme descendant qui futcher à Jacopone da Todi et que l'on trouve maintes fois employé dans les plus anciennes *laudi drammatiche*. Dans les parties essentiellement lyriques, par exemple dans les chants des trois sœurs et dans les nénies des pleureuses, où l'accompagnement musical est indispensable, prédomine un rythme trochaïque descendant, l'octosyllabe (tétrapodie trochaïque), mètre très

usité dans les poésies religieuses et goliardes du moyen âge et qui remonte aux origines de la littérature italienne, puisqu'il apparaît déjà dans la *Cantilena di un giullare toscano*, attribuée au XII<sup>e</sup> siècle.

En outre le poète, se servant habilement de l'anacrusse mobile, initiale ou interne, si fréquente dans la poésie populaire, et de l'*hyperthesis*, qui consiste en une transposition de l'*arsis* au premier pied du vers, a su donner à ses rythmes une infinie variété musicale et une correspondance toujours nouvelle avec les mouvements de la vie intérieure.

#### 2<sup>o</sup> DU SUJET

La « tragédie pastorale » a emprunté son titre à un tableau célèbre du grand peintre Francesco-Paolo Michetti, natif aussi des Abruzzes, et le plus cher ami de Gabriele d'Annunzio qui lui a dédié le *Triomphe de la Mort*. Ce tableau à l'huile, de larges dimensions, orne aujourd'hui à Berlin la collection de M. Geeger. Mais le peintre a repris le même motif dans un grand pastel que l'on put admirer à l'*Esposizione internazionale di Belle Arti* de Venise, en 1895; et c'est là que le poète a conçu le premier dessin de sa tragédie. D'ailleurs il est bien évident qu'entre l'œuvre du peintre et celle du poète il ne saurait y avoir de commun que le sentiment primitif, l'inspiration qui vient de la



terre et de la race, l'harmonieuse beauté qui est « le chant du sang ancien ».

Le germe propre du poème dramatique se trouve dans un remarquable passage du *Triomphe de la Mort* (pages 262-265 de la traduction française). On sera bien aise d'en retrouver ici quelques fragments.

« Sa terre et sa race lui apparaissaient transfigurées, soulevées hors du temps, avec un aspect légendaire et formidable, lourd de choses mystérieuses, éternelles et sans nom. Une montagne s'élevait au centre comme une énorme souche originelle, en forme de mamelle, recouverte perpétuellement de neiges... Des voies larges comme des fleuves, verdoyantes d'herbes et parsemées de roches nues, avec de gigantesques vestiges épars çà et là, descendaient sur les pentes, conduisant vers les plaines les migrations des troupeaux...

« Des rites de religions mortes et oubliées y survivaient; des symboles incompréhensibles de puissances depuis longtemps déchues y subsistaient intacts; des usages de peuples primitifs, disparus pour toujours, y persistaient, transmis sans changement de génération en génération; des modes riches, étranges et inutiles, s'y conservaient comme des témoignages de la noblesse et de la beauté d'une vie antérieure...

« Sur la pente des collines ensoleillées, les jeunes laboureurs, avec leurs bœufs accouplés,

en présence des vieillards, rivalisaient à qui tracerait le sillon le plus droit depuis la côte jusqu'à la plaine; et les juges décernaient le prix au vainqueur, tandis que le père en larmes ouvrait les bras au fils bien méritant. Et ainsi, dans toutes les cérémonies, dans toutes les pompes, dans tous les travaux, dans tous les jeux, dans les naissances, dans les amours, dans les noces, dans les funérailles, partout était présent et visible un symbole géorgique, partout était représentée et vénérée la grande génitrice Terre, du sein de laquelle jaillissaient les sources de tout bien et de toute allégresse.

« Les femmes de la parenté se réunissaient à la maison de la nouvelle mariée, portant sur leurs têtes une corbeille de froment et sur le froment un pain et sur le pain une fleur; elles entraient une à une et elles répandaient une poignée de ce grain augural sur la chevelure de l'heureuse épouse...

« Le mystère intervenait dans tous les événements, enveloppait et étreignait toutes les existences; et la vie surnaturelle dominait, recouvrait et absorbait la vie ordinaire, créant d'innombrables et indestructibles fantômes qui peuplaient les champs, habitaient les maisons, encombraient les cieus, troublaient les eaux.

« Le mystère et le rythme, ces deux éléments essentiels de tout culte, étaient partout épars. Hommes et femmes exprimaient continuellement leur âme par le chant, accompagnaient par le chant tous leurs travaux sous le toit et

sous le ciel, célébraient par le chant la vie et la mort. Autour des berceaux et autour des cercueils les mélodies ondulaient, lentes et persistantes, très antiques, aussi antiques peut-être que la race dont elles manifestaient la tristesse profonde. Tristes et graves, fixées dans un rythme immuable, elles semblaient des fragments d'hymnes ayant appartenu à d'immémoriales liturgies et survivant à la destruction de quelque grand mythe primordial.. »

Sur le fanatisme au pays d'Abruzzes, on pourra relire dans le *Triomphe de la Mort* (p. 296-319) tout le chapitre du pèlerinage de Casalbordino, et, dans *Episcopo et C<sup>ie</sup>*, les nouvelles intitulées *Saint Pantaléon* (p. 259-284) et *le Héros* (p. 285-293).

Au lieu d'assigner à sa fable une date précise, le poète s'est contenté de la reculer dans un vague et lointain passé : « il y a longtemps. » Ce serait toutefois une erreur de croire que l'action dramatique se déroule aux premiers siècles de l'ère chrétienne : car le pâtre Aligi parle, p. 87, de « saint Pierre Célestin qui sur le Morrone fit pénitence ». Or Pietro d'Isernia, dit aussi Pietro di Morrone, élu pape en 1294 sous le nom de Célestin V, fut canonisé seulement en 1313, et l'acte de cette canonisation ne devint public qu'en 1328. Par conséquent, l'époque de l'action ne saurait être antérieure au milieu du xiv<sup>e</sup> siècle.

## II

## REMARQUES PARTICULIÈRES

Lorsque, dans une dédicace magnifique, le poète consacrait sa tragédie « à la terre d'Abruzzes », il voulait sans doute signifier par là, non seulement son amour pour la province natale, mais encore et surtout le caractère même de cette œuvre où circule, intense et farouche, la vie la plus profonde d'une race antique « entre la montagne et la mer ». Par le fait, on aurait peine à trouver dans le poème un motif, une parole, un geste qui ne corresponde à de séculaires usages, qui n'évoque de traditionnelles coutumes, qui n'exprime de vieilles croyances; et ces croyances, ces coutumes, ces usages, conservés jusqu'à nos jours dans les tortueuses vallées et sur les flancs abrupts du Gran Sasso et de la Majella, forment à ce peuple une âme étrange, lourde d'hérités historiques et légère de poésie toujours jeune, « immortelle comme la glèbe et comme le sang ».

Pour faciliter aux lecteurs français l'intelligence d'une telle œuvre, nous leur offrons ici quelques renseignements sommaires sur ces

mœurs que la plupart d'entre eux ignorent. Quant aux personnes qui désireraient acquérir une connaissance plus complète de la vie populaire dans les Abruzzes, elles pourront consulter les ouvrages suivants :

*Usi e costumi abbruZZesi*, par Antonio de Nino, 5 volumes in-12, Barbèra éditeur, Florence, 1879-1891;

*Credenze, usi e costumi abruZZesi*, par Genaro Finamore, petit in-8°, Carlo Clausen éditeur, Palerme, 1890;

*Archivio per lo studio delle tradizioni popolari*, revue de folk-lore italien où l'on rencontrera beaucoup d'articles intéressants.

Page 11, ligne 1. Didascalie. *On verra une salle*. — La salle rustique décrite par le poète est de tout point semblable à celle dont A. de Nino, II, 143, a noté les dispositions et inventorié le mobilier.

Page 12, ligne 12. *Splendore, Favetta, Ornella*. — G. d'Annunzio a toujours été un heureux trouveur de noms gracieux. Celui de « Favetta » sert de titre à un conte rapporté par A. de Nino, I, 1.

Page 13, ligne 10. *Le cotillon de douze lés*. — La jupe des femmes de Scanno est faite de douze lés qui, plissés à la ceinture, rendent énorme le développement des hanches et de la croupe. A Canzano, la robe et les rubans d'une jeune



mariée sont le plus souvent de couleur verte. Cf. de Nino, I, 25, 29.

Page 14, ligne 16. *A la Plaia il faut que j'aille.* — La Plaia est une petite montagne à l'est d'Introdacqua. Les habitants du pays ont coutume d'y monter pour la Saint-Jean; les caravanes se mettent en marche vers minuit, et, lorsque le soleil se lève, les plus favorisés voient apparaître à l'intérieur du disque le chef du Baptiste, tout ruisselant de sang. Dans la région de Sulmona, c'est au Monte Vergine qu'ils vont en troupe, la tête couronnée de roses et la taille ceinte de briones, pour contempler le spectacle miraculeux. Cf. de Nino, I, 1; Finamore, 163-164; *Archivio*, IX, 359.

Page 15, ligne 9. *Candia.* — Ce nom est un diminutif de *Candida*.

Page 18, ligne 8. *Lorsque à peine ma tête au flanc lui arrivait.* — C'est à sept ou huit ans que les enfants des pâtres commencent l'apprentissage du métier paternel; et, lorsqu'ils redescendent pour la première fois au village, la coutume est que tous leurs parents et aussi leurs parrains et leurs marraines leur fassent cadeau d'une poule. Cf. de Nino, II, 131.

Page 18, ligne 10. *Avec des feuilles broyées.* — Les feuilles que l'on broie pour arrêter le sang des blessures sont celles de l'« erba mora »

(morelle noire?) et de la ronce. Cf. de Nino, V, 98.

Page 18, ligne 13. *Le bâton du pâtre.* — C'est un long bâton à crosse, presque toujours orné de figures que les pâtres sculptent pendant les longs loisirs de la solitude dans la montagne. Cf. A. de Nino, II, 132.

Page 21, ligne 9. *Le roc où est imprimé le pied de Samson.* — Aux environs de Torricella Peligna, près d'une petite église dédiée à la Madone des Roses, il y a dans la montagne un roc qui porte une empreinte faite par le pied de Samson; et, sur le versant opposé, il y a un autre roc où l'autre pied a laissé sa marque. En juin, on va là en grand pèlerinage et, pour s'y rendre, les hommes, les femmes et les enfants, ont la tête couronnée de roses et de baies rosées. Cf. de Nino, II, 217; et *Triomphe de la Mort*, 263.

Page 21, ligne 19. *Tes sœurs ont tendu la ceinture.* — Ce singulier usage existe encore dans quelques lieux, notamment à Pénitima. Lorsque le cortège des parents arrive à la nouvelle demeure de la mariée, il trouve la porte barrée par un ruban ou par une ceinture de couleur, et contre cette faible barrière sont appuyés un hoyau et une quenouille, augures de postérité masculine et féminine. Alors le cortège s'arrête, et les gens de la maison ne le

laissent entrer qu'après paiement d'un droit de péage. Cf. de Nino, II, 15. — En d'autres lieux, notamment dans les environs de Penne, l'usage est inverse : c'est aux époux que l'on barre le chemin de leur maison par des rubans tendus en travers, et on ne leur livre passage qu'après avoir reçu d'eux quelque présent. Cf. de Nino, I, 154.

Page 21, ligne 22. *Le jeu du droit sillon.* — A Sora, le jour de la Sainte-Marie, les jeunes laboureurs, ayant chacun leurs bœufs sous le joug, rivalisent à qui tracera le sillon le plus droit depuis le sommet de la colline jusqu'au fond de la vallée. Un jury proclame le vainqueur et lui remet le prix de la victoire. Ce prix est toujours un objet d'utilité et d'ornement, par exemple une ceinture, un chapeau neuf, etc. Cf. de Nino, I, 108-109.

Page 23, ligne 7. *Ma bru, ma bru, j'ai signé avec ce pain.* — A Pratola Peligna et en beaucoup d'autres lieux, la belle-mère reçoit sa bru selon le rite décrit par le poète; et, après qu'elle lui a touché le front, la poitrine et les épaules avec le pain rompu, elle dit : « Puissions-nous nous aimer comme chrétiens et non comme chiens et chats! » Cf. de Nino, I, 37; II, 10; de Gubernatis, *Usi nuziali in Italia*, 196.

Page 24, ligne 16. *Je les appelle en témoignage.* — Les objets pris ainsi à témoin sont

ceux qui, dans la maison, possèdent une mystérieuse vertu surnaturelle : la chaîne du foyer qui, jetée dans la rue, apaise l'orage; le mortier avec son pilon qui, placé sur la fenêtre, fait revenir le pigeon fugitif; le sel qui, pendu dans un sachet au cou de l'enfant, le préserve du vampire; les gonds qui ont été bénits pour arrêter les maléfices de la sorcière, etc. Cf. de Nino, I, 20, 144; II, 128.

Page 25, ligne 2. *Les moissonneurs sont fous.* — Par droit coutumier, il est permis aux moissonneurs d'« aboyer » contre les passants, c'est-à-dire de leur adresser toutes les injures qu'ils veulent; et c'est ce que l'on appelle « faire l'ameutement », *fare l'incanata*. Cf. de Nino, II, 156-157. — Sur les usages rituels de la moisson, voir *Triomphe de la Mort*, 362-365.

Page 25, ligne 16. *Voici les femmes, voici les femmes!* — Un peu avant l'heure du repas nuptial, toutes les femmes de la proche parenté se réunissent chez la mère de l'épouse, d'où elles partent ensuite à la file, ayant chacune sur la tête une corbeille de grain garnie de rubans et surmontée d'un pain et d'une fleur; c'est la mère qui ferme la marche. Lorsqu'elles sont entrées dans la maison de l'épouse, elles enlèvent de leur tête la corbeille qu'elles gardent à la main, s'approchent de la jeune femme et lui répandent une poignée de grain sur la tête en disant : « Ceci est le pain que t'envoient Dieu

et la Madone. Puissiez-vous devenir vieux ensemble! » Ces rustiques présents de mariage se nomment *donora*. Dans certains lieux, la mère offre une poule noire, symbole de fécondité. Cf. de Nino, I, 84-85, 143; II, 12. — Sur l'antique origine des souhaits de fécondité symbolisés par le grain, par la poule, etc., cf. de Gubernatis, *Usi nuziali*, 174.

Page 38, ligne 9. *L'Incoronata, Santa-Maria della Potenza*. — Deux sanctuaires célèbres, sur la Majella. Cf. de Nino, I, 87.

Page 41, ligne 16. *Sabbat soit pour les sorcières*. — Les gens du peuple ne nomment pas volontiers les sorcières; mais, lorsqu'ils sont obligés de les nommer ou lorsqu'ils les entendent nommer, ils ont soin de dire : *Sabato sia, Signore!* » parce que, le samedi jour du Sabbat, les sorcières ne peuvent rôder dans le pays. Cf. de Nino, II, 125.

Page 46, ligne 26. *Et vous, les parentes, commères*. — Le compérage et le commérage se contractent de maintes façons, si bien que, dans un groupe d'hommes ou de femmes, ce titre s'applique toujours proprement à de nombreuses personnes. Outre les compères et les commères de baptême, de confirmation et de mariage, il y a ceux qui se sont liés par la promenade faite trois fois autour de l'autel, par le bouquet offert le jour de la Saint-Jean, par le cheveu mutuel-



lement arraché, par l'entrelacement des petits doigts, etc. Le lien ainsi formé prend un caractère mystique et on ne peut le violer sans sacrilège. Cf. de Nino, I, 17, 42, 48; Finamore, 165, 168; *Archivio*, I, 214.

Page 47, ligne 7. *Donnez-nous la cruchée! C'est l'usage!* — Le soir d'un mariage, les jeunes gens du pays viennent chanter une sérénade aux époux, et c'est ce que l'on appelle *cantare la fiasca*. Ils louent les beautés et les vertus de la mariée, font des souhaits pour les parents et les amis; mais la conclusion est toujours la même : « Donnez-nous la cruchée; c'est l'usage! » Alors la porte de la maison s'ouvre et le père du marié donne aux chanteurs une grosse bouteille de vin, un fromage et un pain; après quoi, la porte se referme. Cf. de Nino, II, 11.

Page 47, ligne 25. *L'Ange muet, le gardien de mon âme.* — Générale et profonde est parmi le peuple des Abruzzes la croyance en la réalité de l'Ange gardien qui assiste chaque âme et est le médiateur de la Providence divine. Les invocations à cet ange tutélaire sont très fréquentes. C'est par le sourire et par les larmes que l'Ange vigilant et taciturne exprime son jugement sur les actes humains. Voici quelques dictons qui se rapportent à cette croyance :

« Si tu oublies d'être juste, l'Ange pleure. »

« Si tu fais pleurer ta mère, tu fais pleurer l'Ange muet. »

« Si tu veux juger (le mérite de) l'offense, regarde derrière l'épaule droite de l'offensé. »

Page 52, ligne 20. — *La racine de la sterpuse.* — La racine de cette plante magique, appelée aussi *sterlondia*, ressemble, paraît-il, aux tubercules de la pomme de terre. Mais A. de Nino dit, V, 13, qu'il n'a pas réussi à s'en faire montrer un échantillon.

Page 60, ligné 18. *Je ferai... autant de croix avec ma langue.* — Sur le supplice votif des croix faites avec la langue, voir *Triomphe de la Mort*, 311-312 : « Plusieurs femmes, à quatre pattes sur le pavé, soutenant avec leurs coudes et avec les pouces de leurs pieds nus le poids de leur corps horizontal, avançaient peu à peu vers l'autel... Par moments les mains, secondant l'effort des coudes, tremblaient autour de la bouche qui baisait la poussière, près de la langue qui dans la poussière traçait des croix avec la salive mêlée de sang. Et les corps rampants passaient sur ces traces sanglantes sans les effacer, tandis que, devant chaque tête, un homme debout frappait le pavé avec la pointe d'un bâton, pour indiquer le droit chemin vers l'autel... »

Page 64, ligne 6. *La croix bénite le jour de l'Ascension.* — Dans la nuit de l'Ascension, le ciel s'ouvre et Dieu avance le bras pour bénir le monde. C'est pourquoi tous les objets qu'on expose alors sur les fenêtres deviennent sacrés,

et les plantes médicinales cueillies ce matin-là ont une vertu particulière. Pendant la procession, on pend de petites croix de cire dans des endroits élevés; et ces croix, placées ensuite près de la porte, acquièrent le pouvoir de préserver la maison contre les sortilèges. Cf. Finamore, 144; de Nino, I, 143.

---

## ACTE II

Cet Acte offre un tableau très fidèle de la vie pastorale dans les Abruzzes, où elle conserve encore tant de vestiges des usages anciens.

Pendant la bonne saison, les pâtres s'établissent sur la montagne; ils parquent leurs troupeaux (*hanno ju stazzu*) dans le lieu qu'ils ont choisi d'avance, et eux-mêmes prennent gîte (*hanno ju jacce*) soit dans des grottes, soit dans des cabanes mobiles. Ils s'habillent toujours de laine et portent une culotte de peau et un justaucorps de fourrure qu'ils nomment *pelliccione* ou *melote*. Toutes les deux semaines, ils redescendent au village et y demeurent trois jours. Le chef des pâtres s'appelle *massaro*.

Durant leurs longs loisirs, ils exécutent divers ouvrages. Ils font en os des cassettes, des boutons, des crochets, des cuillers, etc.; en bois, des huches, des quenouilles, des colliers de brebis et de chèvres, etc.; et ils gravent sur ces objets

des feuilles, des fleurs, des anges, des ostensoirs, des clochers, des figures d'animaux, etc. Quelques-uns tricotent aussi des bas et des guêtres, comme les pâtres des Pyrénées.

Il n'est pas rare qu'en présence de la nature l'âme de ces paysans s'exalte d'inspirations mystiques et de visions étranges. Alors ils deviennent poètes, et l'inspiration spontanée ne leur manque pas. Plusieurs de ceux qui savent lire emportent les œuvres du Tasse ou la Bible en langue vulgaire. Quelques-uns ont même fait imprimer leurs poésies, par exemple Filippo Mari ani, Sante Manni, Andrea Pietrolucci et Macaroni, le « pâtre-poète » ami de Garibaldi.

A l'automne, ils redescendent de la montagne avec leurs troupeaux; et ceux de Leonessa s'en vont vers la Campagne romaine, tandis que ceux de Scanno s'en vont vers la Pouille.

Sur cette vie pastorale, voir : Finamore, *Il pastore e la pastorizia in Abruzzo*, dans l'*Archivio*, IV, 190; de Nino, II, 130-132.

Page 76, ligne 8. *Écoute le chant de la compagnie...* — Sur ces processions qui se rendent par monts et par vaux à de lointains pèlerinages, voir *Triomphe de la Mort*, pp. 260-261.

Page 87, ligne 28. *Saint Pierre Célestin*. — Voir ci-dessus l'observation de la page 184. Ce doux et pieux anachorète, qui abdiqua la papauté quelques mois après son élection, avait laissé dans les bois du Morrone et sur les flancs de la Majella une

grande réputation de sainteté. Cf. Moscardi, *Il culto degli Abruzzi per S. Pietro Celestino*, dans le volume de Mélanges relatifs à Célestin V, Aquila, 1894.

Page 90, ligne 19. *Malde, le chercheur de trésors*. — Le nom de *Malde* se trouve dans un conte des Abruzzes. Cf. de Nino, IV, 262. — Les chercheurs de trésors, très nombreux dans plusieurs régions de l'Italie, probablement à cause des ruines que l'on y rencontre en beaucoup de lieux devenus déserts, se servent de baguettes d'olivier ou d'aubier longues d'environ un empan, terminées par une petite fourche à l'extrémité la plus mince et garnies d'une boulette de cire à l'autre extrémité. La flexion ou l'oscillation de la baguette indique l'endroit où le trésor est caché. Cf. de Nino, II, 164-165; Finamore, *Itesori*, dans l'Archivio, II, 370.

Page 98, ligne 7. *Une femme avec son baqueton*. — Faute d'un autre terme, nous avons traduit par « baqueton » le vocable dialectal *còscina*. La *còscina* est une sorte de petit baquet tout en bois, large, peu profond et sans anses, où les femmes mettent ce qu'elles ont à porter : la terrine pour leur mari qui travaille aux champs, la bouteille d'eau ou de vin, le pain, un oignon, un gâteau de fouace, etc. La *còscina* se pose sur la tête protégée par un coussinet de linge qui se nomme *sparra*. Cf. de Nino, I, 62; II, 139.



Page 105, ligne 23. *L'an bissextil.* — Le bissextile est considéré comme néfaste et inspire toujours de la crainte. Proverbe de Lanciano : « Année bissextile, année scélérate. » Cf. Finamore, p. 54.

Page 117, ligne 18. *Le chien d'érysipèle.* — C'est une maladie qui fait « aboyer » le chrétien. La recette indiquée par le poète pour guérir cette maladie est exactement celle que donnent les formules populaires. Cf. de Nino, II, 73; V, 18-24; Finamore, 74.

Page 123, ligne 17. *Je suis ton père.* — Les droits que réclame Lazaro sur Aligi sont ceux du *paterfamilias* romain sur ses enfants. Il ne paraît pas qu'après les invasions des barbares ces droits exorbitants aient été maintenus dans aucune législation coutumière; mais il en est resté des traces dans la conscience juridique du peuple.

### ACTE III

Page 135. Didascalie. *Le cadavre de Lazaro.* — L'usage traditionnel exige que le cadavre d'un homme mort de mort violente soit étendu sur le sol nu, sans autre chose qu'une botte de sarment ou des briques pour lui soutenir la tête. Cf. de Nino, II, 244.

Page 136. *Le chœur des pleureuses.* — Dans les Abruzzes, l'usage antique des lamentations fu-

nèbres est encore en vigueur. Tandis qu'on attend le cortège qui emportera le cadavre, celui-ci est couché sur une table au milieu de la chambre. Parents et amis l'entourent en pleurant. Toute personne qui vient à passer devant la maison, soit amie du défunt, soit même étrangère, est priée d'entrer; et, admise dans le cercle de ceux qui pleurent, elle doit pleurer aussi ou du moins faire semblant.

Aux parents et aux amis s'adjoignent des pleureuses à gages, *prêfiche*, qui accompagnent de nénies douloureuses, en commémoration du défunt, les lamentations domestiques.

A certaines époques, cet usage devint si excessif que, dans plusieurs diocèses, l'autorité ecclésiastique dut promulguer des décrets spéciaux pour réprimer la frénésie des lamentations funèbres. Un de ces décrets, daté de 1734, s'exprime ainsi : « Dans le cas où les femmes ne cesseraient pas les abus qui se commettent à l'occasion des funéraires, ordonné est avec toute la rigueur des Constitutions aux Révérend Archiprêtre et Clergé, sous peine de suspension *a divinis*, que, si lesdites femmes continuent à troubler l'office religieux par des plaintes, des lamentations et autres semblables signes de paganisme, ils se désistent de leur ministère et les quittent avec le cadavre dans un entier abandon jusqu'à ce que, retournées en leurs demeures, elles aient laissé ledit cadavre libre, de sorte que le service se puisse faire selon les prescriptions du Rituel romain. »

Sur les *prêfiche* dans les Abruzzes, voir Gio-

vanni Pansa, *Noterelle di varia erudizione*, Lanciano, 1887. Cf. *Triomphe de la Mort*, pp. 419-425, les lamentations de la mère sur le corps de son enfant noyé.

Page 147, ligne 4. *Aujourd'hui c'est vendredi.* — Si l'on se réjouit le vendredi, un malheur est imminent. Proverbe : « Le rire du vendredi n'arrive pas au samedi. » Sur le vendredi considéré comme jour néfaste et sur les nombreuses choses que l'on doit s'abstenir de faire ce jour-là, cf. *Finamore*, 57-59.

Page 149, ligne 2. *Ah! elle dit les heures de la Passion!* — La mère, dans son délire, vient de réciter plusieurs vers de la *lauda* de Marie et saint Jean. On trouvera le texte complet de ce beau cantique écrit en dialecte dans l'ouvrage d'A. de Nino, IV, 117-122. Le même volume contient un grand nombre d'autres *laudi* très curieuses. †

Page 152, ligne 17. *Quelle pitié! Ce voile noir sur sa tête.* — La peine du parricide représentée ici par le poète est à peu près celle qu'établissait l'antique droit romain, selon le témoignage de Modestinus, Digeste, livre XLVIII, tit. 9, § 9 : « *Pœna parricidii more majorum hæc instituta est : ut parricida, virgis sanguineis verberatus, culleo insuatur cum cane, gallo gallinaceo et vipera et simia, deinde in mare profundum culleus jactetur.* » Le *culleus* était un sac de cuir. Mais

dès l'antiquité cette peine atroce tomba en désuétude. Cf. Kohler, *Das Strafrecht der italienischen Statuten vom 12-16 Jahrhundert*, Mannheim, 1897, p. 136 et sq.

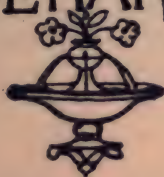
Page 155, ligne 11. *Entre les mains du peuple a été remis Aligi.* — La coopération du peuple, non seulement pour juger, mais aussi pour punir les coupables, est étudiée par Pertile, *Storia del diritto italiano*, 2<sup>e</sup> édition, V, 126; VI, 1<sup>re</sup> partie, 219, et 2<sup>e</sup> partie, 160.

Page 161, ligne 7. *Tu as passé le fleuve.* — Lorsqu'un cortège funèbre doit traverser un cours d'eau, tout le monde s'arrête. Alors le plus proche parent du mort ou le plus vieux de la compagnie, enveloppé dans un long manteau de laine, ramasse un caillou qu'il jette dans l'eau après avoir crié au mort : « Nous allons passer la rivière et ensuite nous irons au ciel. » Si l'on négligeait d'observer ce rite, le cercueil deviendrait « plus pesant qu'une paire de bœufs », et on ne pourrait le transporter à l'église. Cf. de Nino, II, 242.





ADOLPHVS DE KAROLIS ORNAVIT



DROITS DE REPRESENTATION DE TRADUCTION  
ET DE REPRODUCTION RESERVES POUR  
TOUS LES PAYS Y COMPRIS LA SVEDE  
LA NORVEGE ET LA HOLLANDE • ❁❁





IMPRIMÉ  
PAR  
PHILIPPE RENOARD  
19, rue des Saints-Pères  
PARIS







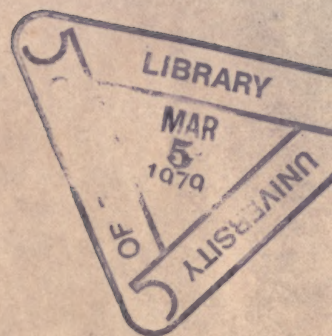




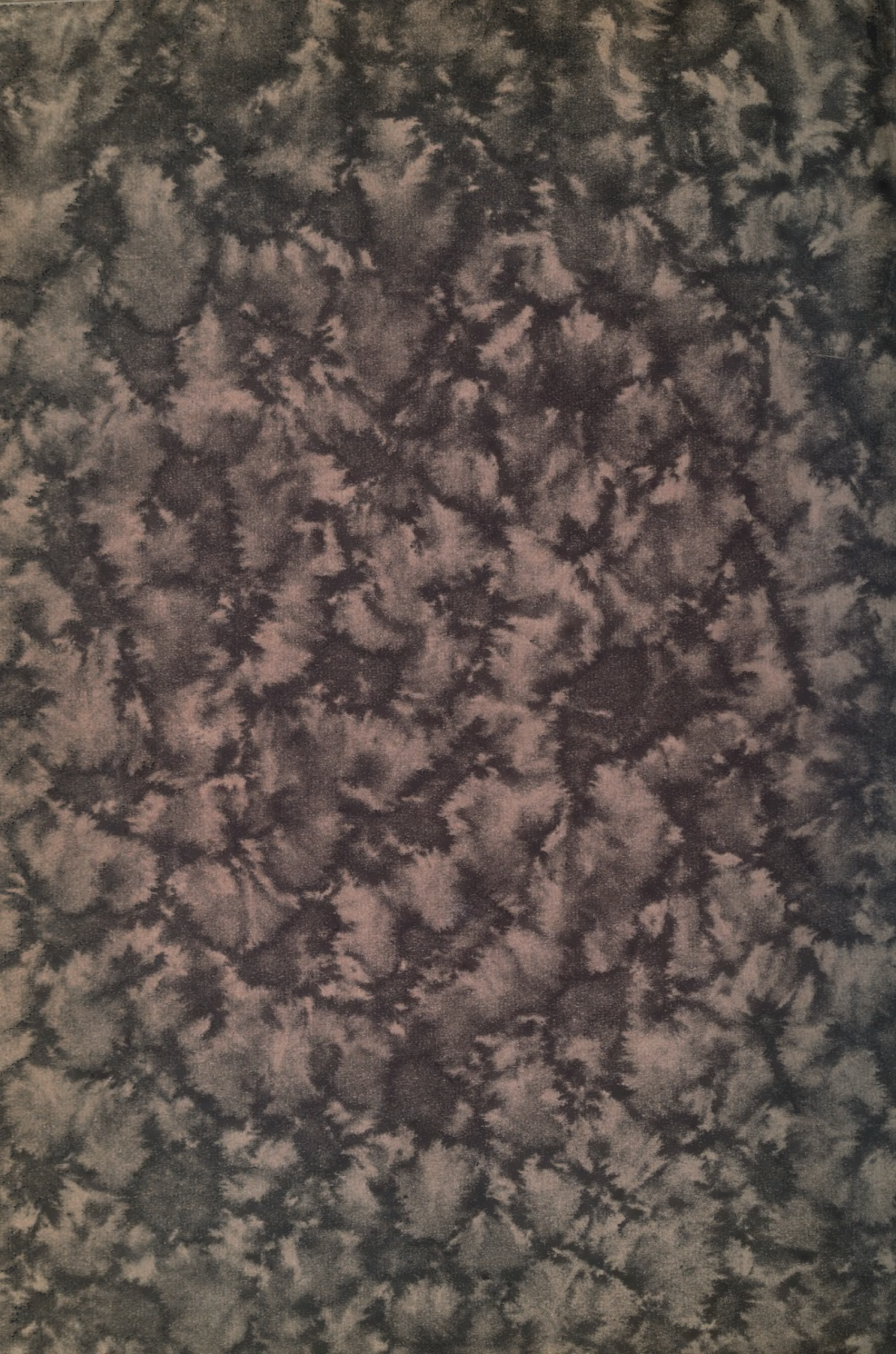














PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

PQ  
4803  
Z4F46  
1905  
C.1  
ROBA

D'Annunzio, Gabrielle  
La fille de ioro



